

INITIATION AU
GORNERGRAT

Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010000670

TA 8038

INITIATION
AU
GÖRNERGRAT

*Hommage
de la Compagnie du Chemin de fer
du Gornergrat*

Copyright 1948
by the Gornergrat Railway Company
Brigue | Switzerland

INITIATION AU
GORNERGRAT

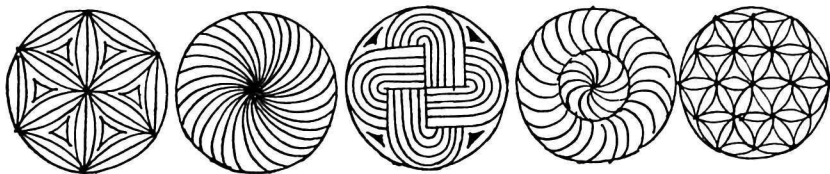


Edité par la Compagnie du Chemin de fer du Gornergrat

Brigue | Suisse

TA 8038

Retour sur l'histoire du Gornergrat



Werner Kämpfen

Presque tous les livres sur Zermatt — qui nous en donnera le catalogue afin qu'on sache mieux que mettre dans les nouveaux? — gravitent autour du Cervin.

Celui-ci point. Il met le Gornergrat au centre, pour en faire le leitmotiv de ces nouveaux essais sur le monde de Zermatt.

«Hé quoi, diront les mystiques des grands nombres, vous prétendez lier les destins de Zermatt à ce modeste «trois-mille mètres» que les quatre mille du Cervin surplombent de leur ombre géante?» — «De quel droit, s'indigneront les romantiques attardés de l'alpinisme, qui regardent au Cervin comme à la cime métaphysique même, de quel droit rabaisser le *Démon*, le *Sphinx*, l'*Obélisque* au profit d'une simple crête de roc, mettre en balance ce dos contre ce pic?»

Ce serait faire trop d'honneur à ce petit volume que de le prendre d'aussi haut. Pour ami qu'on soit de la fantaisie on n'ira pas jusqu'à jouer Gornergrat contre Cervin. Loin de nous une comparaison téméraire qui nous attirerait l'ire du pic fameux, et le ciel nous garde aussi des fumeuses computations de la philosophie. Tout simplement, si le Cervin forme bien le pivot spirituel de Zermatt, le pôle magnétique qui aspire tout à lui, il reste qu'il n'en est pas le centre géographique, que le centre topique du diadème des cimes se trouve au Gornergrat. C'est ici que posant la pointe du compas vous tracerez de l'autre le cercle parfait via Dufourspitze–Breithorn–Cervin–Rothorn de Zinal–Weisshorn–Mischabel–Dufourspitze qui borde la cuve glaciaire où

repose le Gornergrat. Nous disons bien repose et non tourne — la comparaison avec le moulin glaciaire s'arrête là — car ce sont les masses glaciaires qui tournent autour de lui, et qui rongent sa base, dégagent de plus en plus sa silhouette de dôme, de belvédère, de tour de guet érigée sur un âge glaciaire, sur un pôle antarctique des Alpes. Géographiquement donc le Cervin se trouve bien sur le bord du cercle des cimes zermattoises, avec le recul distingué qui sied aux objets de la contemplation, et sans lequel il ne peut exister de point pour les considérer. Il est ainsi dans l'ordre des choses que le voyageur recherche d'abord ce point de vue, qu'il détermine et scrute sous toutes ses faces ce centre géographique et visuel avant de s'élancer vers des buts plus augustes.

C'est après avoir prospecté le Gornergrat, après avoir lié connaissance et amitié avec lui qu'on approchera profitablement le Cervin. Avant tant de livres sur le Cervin, il eût donc été bon d'en écrire sur le Gornergrat. — Et d'un.

*

A vrai dire, la copieuse littérature zermattoise et cervinienne ne manque pas de renseignements historiques et topographiques de valeur sur le Gornergrat, mais les auteurs sont rarement à leur affaire; en grimpant à Riffelberg ils songent moins à lui qu'au Cervin. Aspirés par le pic magnétique, les données justes en soi qu'ils empruntent au Gornergrat pèchent par l'interprétation. Impossible de raisonner sainement sur la fameuse cheminée du Riffelhorn si l'on a en tête le Mauvais Pas du Cervin, d'écrire l'histoire du Riffelhaus en songeant au Refuge Solvay.

Même l'auteur de la brochure mémoriale pour les 25 ans de la ligne du Gornergrat, Johannes Jegerlehner, a trahi son propos. Il a beau se jurer de lui tourner le dos, la cime lui pèse sur la nuque, «comme un démon dont l'ombre passant par dessus ses épaules se projetterait devant lui». Ecrivains ou artistes, tous ont cédé à cette attraction du Cervin, qui éclipse tout le reste, au point qu'on a pu dire que sans lui Zermatt perdrait une étoile au Baedeker. Même les indigènes y succombent, comme cette vieille Biner-Marie, qui est entrée dans l'histoire pour avoir coupé les cheveux à Whymper, et qui répétait à chaque mèche tombée: «Au nom du Seigneur et du Matterhorn!»

Ecrivant ces lignes loin de Zermatt, une montagne de livres sur le Cervin devant les yeux et non le pic lui-même, nous nous sentons plus libre pour dénoncer tel ou tel passage de ces apologies où l'amour du Cervin a manifestement aveuglé leur auteur sur les mérites du Gornergrat. Notre portrait du Gornergrat a pris ainsi plutôt la forme d'une liste de corrigenda en marge de la littérature existante. Cela suppose de la part du lecteur quelque connaissance de l'histoire de la montagne. On nous pardonnera de faire appel à des souvenirs scolaires, où, pour les Suisses du moins, le Gornergrat a sa place marquée.

*

Première incertitude des historiens: la date de la découverte touristique du Gornergrat. Ils la placent en 1848, de sorte que nous pourrions fêter cette année 1948, outre le centenaire de l'Etat fédératif et le demi-centenaire de la ligne du Gornergrat, les cent ans de la promotion touristique du Gornergrat et, par surcroît, le centenaire de la «première» du Mont-Rose. Coïncidence bienvenue pour la propagande touristique, qui verrait associés dans un même hommage jubilaire, comme les trois piliers de la Suisse moderne, la Constitution fédérale, la plus haute montagne suisse et le Gornergrat. Or, il est permis de nourrir quelque doute sur la date de 48 au moins pour ce qui touche à la découverte du dernier.

Nous disons bien un doute, car, pour l'heure, aucun document d'archives ne nous permet de la révoquer proprement.

N'est-il pas pour le moins surprenant que le Petit-Cervin et ses 3800 mètres ait été gravi par de Saussure en 1792, les quatre mille du Breithorn, de la Pyramide Vincent, la Pointe Zumstein et la Ludwigshöhe, entre 1813 et 1822, par les Maynard, Vincent, Zumstein, von Welden et Ulrich, tandis que notre montagne, la plus proche et la plus accessible de toutes, aurait attendu 48 pour voir son premier touriste? Alors que cette plateforme élevée se prêtait précisément on ne peut mieux à étudier les accès et cheminements de la Ludwigshöhe, de la Pyramide Vincent et de la Pointe Zumstein?

L'objection que les «quatre-mille» attireraient une autre clientèle que les montagnes dites à panorama n'explique pas davantage cette découverte tardive et, pour ainsi dire, posthume. Le retard, dit-on encore, proviendrait du fait qu'avant 1848 seul le Riffelberg était à la

mode et qu'il ne venait à l'esprit de personne de faire de Roten Boden les quelques centaines de mètres qui vous séparaient du sommet. Explication bien peu vraisemblable pour qui s'est jamais trouvé au Roten Boden. Car si de ce point les cimes zermattoises du couchant et du sud vous apparaissent dans toute leur splendeur, la croupe du Gornergrat vous barre la vue du sud-est, et l'œil demande naturellement à voir ce qu'elle lui cache. Comment croire que les touristes du Riffelberg des années vingt ou trente se fussent refusé le plaisir d'aller voir par dessus la croupe?

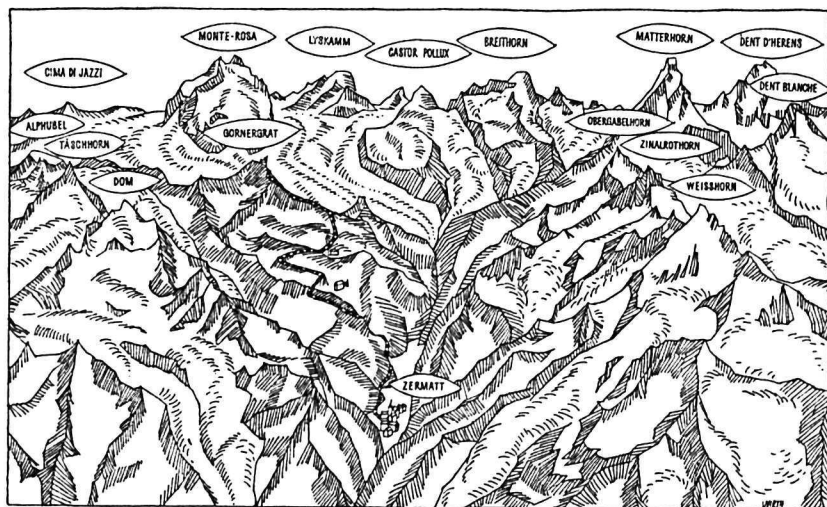
D'ailleurs l'histoire nous montre un prospecteur de Zermatt, le professeur Ulrich de Zurich, gravissant dès 1847 d'autres élévations de l'arête gornérienne, comme le Gugel sous le Hohtäli ou le Riffelhorn, et tournant donc comme un aveugle autour du point central, le plus voyant de tous, celui dont on devait faire le Gornergrat ou plus justement le Gornergratkulm. Encore si cette excursion s'était faite par temps de brouillard, mais elle s'accomplit par un clair soleil de matin d'été. Après quoi, ce qui n'avait pas réussi à des particuliers qui connaissaient Zermatt comme leur poche réussit à l'Anglais Forbes en un tournemain, dans la seule journée qu'il passa à Zermatt. Un bond de Roten Boden et notre Anglais pose le pied sur le centre géographique. Cela se passait en 1848. L'histoire a fait partir de là la découverte du Gornergrat.

*

Cette convention historique admise, toutefois une précision s'impose. Que le Gornergrat ait été découvert pour la première fois par un étranger en 1848, soit, mais il n'a pas été découvert une seule fois. Même, d'après certains prospectus, le miracle de la découverte se reproduirait à chaque voyage, attendu que le centième vous réserve encore des surprises, et que, chaque saison faisant du Gornergrat une montagne nouvelle, vous la redécouvrez plusieurs fois. A ne prendre que les grandes phases de l'histoire touristique de Zermatt, on peut déjà poser sans exagération que le Gornergrat a été découvert trois fois, soit en 1848 par le professeur James David Forbes, puis en 1898 lorsque le chemin de fer inventa la découverte en voiture, et finalement en 1928 quand le chasse-neige permit de découvrir le Gornergrat d'hiver. Trois modes de conquête, trois variétés de découverte.

Forbes s'en vient par le Riffelberg à dos de mulet et de Roten Boden n'a besoin que de bons souliers, d'une pression sanguine normale et d'un cœur en bon état de marche; l'usager du train de 1898 voit son effort réduit à braver l'écriteau «Défense de se pencher en dehors» pour cueillir de la fenêtre les fleurettes du talus; le skieur de 1928, déjà blasé sur les charmes d'une montée sans effort et sans bruit, découvre cette fois la montagne par son effet en profondeur, en fonçant à l'allure d'un bolide, devant lequel les cimes et le Cervin lui-même semblent fuir par la tangente.

Cent ans, l'historien, et particulièrement l'historien de la montagne «éternelle», ne saurait s'arrêter à si peu, et sans doute est-on remonté bien plus haut dans l'étude du passé du Gornergrat? Il n'en est rien. On tient pour un fait acquis, comme au siècle dernier, que les montagnes ont été découvertes par les adeptes de Rousseau et les gentlemen anglais, et l'on s'arrête là.



Personne ne s'est demandé, par exemple, si le Gornergrat n'avait pas été, longtemps avant 1848, gravi ou exploité par les indigènes de la vallée. Comment expliquer cette carence si ce n'est par le fait que les historiens «étrangers» se refusent à croire que jamais l'indigène se serait avisé de monter seul au Gornergrat et de le découvrir pour son

compte? Et cela sans jalousie ni malice, mais en vertu d'une constatation scientifique qui veut qu'avant l'arrivée des alpinistes et des adorateurs de la nature, jusqu'en plein 19^{me} siècle, les alpicoles européens aient vécu dans la terreur des monts démesurés, hantés d'esprits et de gnômes. L'apostrophe de Schanoldt, de 1488, aux « rochers aiguisés », aux « Alpes surplombantes » est, en effet, la voix des siècles. Les Zermattois n'y faisaient pas exception. En 1830 encore, leur curé Gottsponer annotant l'hymne enthousiaste que le « Père de la vallée », le Strasbourgeois Engelhardt, avait écrit en l'honneur du Cervin, ajoutait: « Belle horreur! », en se faisant du même coup un nom dans l'histoire. Jusqu'au bas moyen-âge les Zermattois n'avaient pas jugé bon de donner un nom à leur pic. Au plus, celui-ci partageait le nom de Mons Silvius avec le Théodule, le col marchand voisin. L'aversion de l'alpicole pour les hautes montagnes serait prouvée par là.

Mais où nos chroniqueurs font une lourde erreur, c'est en étendant cette aversion du Cervin au Gornergrat. On ne saurait trop se défier des généralisations. Car le Gornergrat, loin d'être pour les Zermattois une « belle horreur » ou un accessoire négligeable, représentait pour eux une pièce capitale de leur domaine bourgeoisial. Ses forêts leur livraient bois d'œuvre et bois de feu, ses pâturages du Riffel les meilleurs estivages pour le bétail, les gazons de Roten Boden de quoi paître chèvres et moutons, et l'arête elle-même aux chasseurs la viande de chamois et la graisse de marmotte avec laquelle ils soignent leurs rhumatismes... Embrassant d'un seul nom tout ce territoire vital, ils l'avaient appelé Riffelberg, le mot Berg (montagne) désignant ordinairement en Valais un système de mayens et d'alpages et non point un sommet. « Il est en montagne », dit-on couramment de quelqu'un qui est parti pour les mayens.

Si terrifiant qu'apparût le Cervin aux anciens Zermattois, le Gornergrat n'avait pour eux aucun mystère. Ils y étaient chez eux, et l'arpentaient en tous sens comme le paysan le fait sur son bien. En 1579 déjà les statuts de la communauté paysanne (Purenzunft) règlent les droits de jouissance aux alpages du Riffelberg, le moment où les moutons peuvent brouter aux Gorneren, l'ouverture de la chasse à la marmotte. Dans les actes juridiques les limites des terrains de chasse dévolus à chacun des « quartiers » de Zermatt sont toujours indiquées « d'en bas à la crête », en sorte que le point culminant du Gornergrat y était

nécessairement compris et familier aux chasseurs. Pour les membres de la république bourgeoise fondée en 1618, la pâture du bétail jusqu'aux dernières langues de gazon de la montagne formait une nécessité d'autant plus vitale que la plupart n'habitaient point le village actuel, mais les quartiers et hameaux supérieurs. Il va de soi qu'un paysan de Findelen, à 2000 mètres d'altitude, doit mener paître son gros et petit bétail plus haut que le paysan du thalweg.

Ces diverses raisons nous portent à croire que le Gornergrat a été régulièrement exploité par les Zermattois depuis le XVI^{me} siècle.

En fait, l'histoire du village, bien qu'il apparaisse pour la première fois dans les actes en 1280 sous le nom de Pratobornum, remonte aux premiers siècles chrétiens, lorsque des tribus germaniques d'Evolène, Aoste et Anniviers vinrent s'installer en cet arrière-fond de la Viège. Quant à savoir si ces ancêtres exploitèrent le Gornergrat, il se peut, mais ils ne nous ont pas laissé de nom qui le désigne. Le nom de Gorner, de source romane, parle d'une époque ultérieure, des cinquième ou sixième siècles peut-être, quand Burgondes et Alémanes se disputaient le Valais. Le même nom fréquent au Kandertal, à Conches et au pays d'Uri, date de l'invasion romane et désigne partout des sites semblables. La dérivation courante du latin *cornu*, la corne, paraît s'appliquer assez mal aux larges épaulements de la montagne. On optera plutôt pour une racine *corona*, la couronne, qui, sous la forme de *corone*, désigne encore dans le Frioul une bosse dans une face de montagne, sous la forme *crona* dans le Trentin une éminence rocheuse striée, et sous la forme *cruna* dans le rhéto-romanche une terrasse de roc. On s'expliquera mieux le passage de *corona* à *Gorner* en partant du latin *coronarium*, à rapprocher de *glaciarium* qui nous a donné Gletscher et glacier.

Les premiers Zermattois qui gravirent le Gornergrat ne durent pas être peu impressionnés en découvrant au delà une formidable montagne de glace, puisque, à l'encontre de la coutume de laisser les cimes anonymes, ils donnèrent un nom à celle-ci. L'ayant découverte du Gornergrat, ils la baptisèrent simplement Gornerhorn, et cette appellation prosaïque et paysanne tint bon jusqu'au 20^{me} siècle pour le céder enfin au vocable plus mélodieux de Monte-Rosa. En son livre *Jours bleus* l'écrivain J. C. Heer se félicite lyriquement de voir le nom allemand éclipsé par le nom italien, car, dans son souvenir, ce géant de

glace n'a jamais rien eu de commun avec le Gornerhorn de la carte panoramique de Zermatt: c'est une apparition de rose pâlie qu'il a vue du Dôme de Milan, s'évanouissant sous les derniers rayons du jour par delà les violettes de la plaine lombarde. Cette poétique image reposait, il est vrai, sur l'idée erronée que l'italien Monte-Rosa signifierait Montagne des Roses, alors qu'il dérivait, comme l'atteste la forme de Monte della Roisa repérée en 1620, du mot *rwese* (la rose 1595), un équivalent de glacier dans le patois français valdôtain.

Par contre l'auteur des *Eaux sacrées* avait raison de souhaiter pour un autre «château cristallin» du massif un nom plus gracieux que celui de Breithorn, quelque chose de féminin comme «la Vierge, où se résument à la fois la grâce et l'inaccessible». La plupart des autres sommets ne furent baptisés que lors de la «première». Le géodésiste du Mont-Rose Bétemps, par exemple, ne connaissait pas les noms de Castor et Pollux en 1859, la carte Dufour de 1862 les ignore et ne les désigne qu'en son édition de 1869. Quant au Lyskamm il doit son nom à la Lesa, une rivière italienne du versant méridional.

*

Le Gornergrat a donc fait office, au cours des siècles, de communaux bourgeois, que les Zermattois n'ont cessé de défendre comme leurs biens privés contre les intrusions piémontaises — les Leichenbretter là-haut rappellent ces combats — et qu'ils n'ont cessé de gérer selon le principe «bien commun passe avant bien privé». Cette communauté modèle y tenait comme à la prune de son œil et n'a pas laissé entamer son domaine, qui reste à l'heure qu'il est le troisième en superficie des communaux de Suisse.

Le premier qui s'avisait de prendre le Gornergrat pour autre chose qu'une réserve de bois et de foin était un berger inconnu, un sauvageon fou de liberté, un Farinet au petit pied. Pastourant au Riffelberg dans les années 1820, le séjour lui plaisait tellement qu'il n'en descendait plus même au fort de l'hiver, passant ses jours à s'enivrer de l'air des cimes, à flâner sur les crêtes et les pentes, et glissant peu à peu à l'état de brute farouche. Toutefois, comme il se subvenait l'hiver en égorgeant quelques-uns des moutons qui lui étaient confiés, les Zermattois se mirent en colère et lui donnèrent la chasse, comme





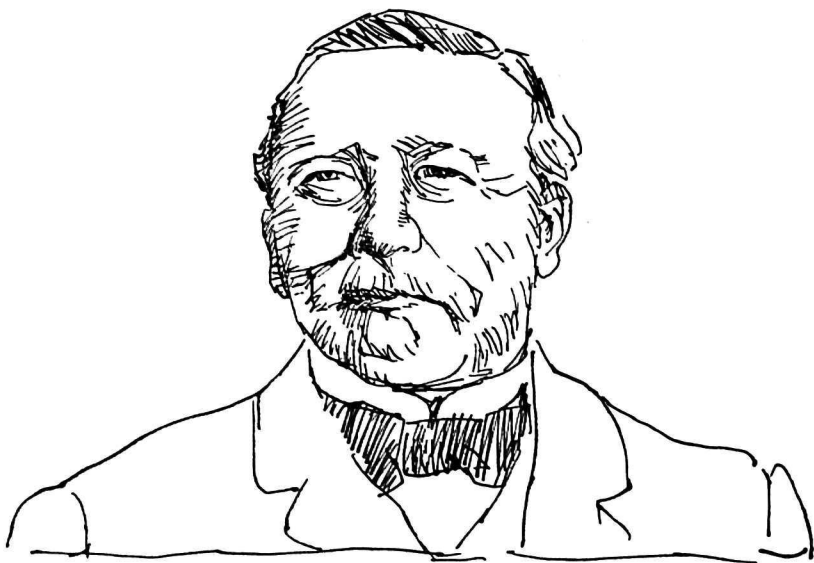
les gendarmes galonnés la donnèrent à Farinet un demi-siècle plus tard. Ils le poussèrent de leurs fusils jusqu'au sommet du Riffelhorn d'où un dernier coup le fit culbuter dans l'abîme.

Comment se comportèrent ces Zermattois quand, à partir des années 1830, les amis de la nature commencèrent d'affluer dans la vallée et prétendirent faire de leur montagne utilitaire une simple montagne-panorama? Leur faculté d'adaptation force ici l'étonnement. Sans doute essayèrent-ils bien les premiers temps de défendre le domaine paysan contre les empiètements des touristes, en rappelant ces derniers au respect de la propriété par des écriteaux et des palissades. Mais ils en vinrent très vite à comprendre qu'un point de vue de notoriété mondiale pouvait devenir tout aussi profitable qu'un terrain d'alpage et de chasse, et que le problème était bien plutôt de conserver à la communauté bourgeoise les profits du tourisme, de faire, pour ainsi dire, payer la « montagne à vaches » par la « montagne à étrangers ». Idée progressiste fort éloignée de la mentalité courante des communautés paysannes, qui restaient habituellement collées au passé, au point que certaines adoptèrent le calendrier grégorien avec 150 ans de retard.

Quand donc, en 1845, le chapelain Joseph Seiler engagea son frère Alexandre, pour lors fabricant de savon et de chandelles à Sion, à construire une auberge au Riffel, « la plus haute des Alpes au plus beau point de vue de l'Europe », les Zermattois s'empressèrent de reprendre à leur compte ce plan perfide d'un « Valaisan du dehors », fort encouragés en cela par leur vénérable curé et chroniqueur Joseph Ruden, qui joua dans cette affaire le rôle que son collègue Imseng jouait alors à Saas, étonnant les Anglais par ses performances d'alpiniste, gérant en personne l'hôtel Mattmark et parlant plusieurs langues. Entre 1852 et 1854, de concert avec les curés Kronig et Welschen, Ruden mit ainsi sous toit la maison du Riffelberg, à « dix belles chambres de maîtres ». Sans doute agitait-il déjà de restituer un jour son Riffelhaus à la propriété bourgeoise, puisque dix ans après il le cédait à la commune pour un prix modique. L'auberge fut affermée pour de longues années à Alexandre Seiler, qui venait d'ouvrir sa maison du Monte-Rosa à Zermatt, inaugurant ainsi une ère nouvelle dans l'évolution du village.

L'énergie et l'ingéniosité de Seiler, nonobstant les services qu'elles rendaient à Zermatt, venaient naturellement à la traverse du plan

bourgeoisial qui tendait à réserver à la commune le profit intégral du Gornergrat, tant agricole que touristique. Ainsi le conflit de vingt ans qui mit aux prises les deux parties, l'individu et la collectivité, n'épargna point le Riffelberg. Dès 1850 le conseil des bourgeois renforce sensiblement les prescriptions touchant la pâture, l'abattage des bois et la main-d'œuvre étrangère au Gornergrat. En 1871 le locataire du Riffelhaus s'entend nettement signifier qu'il doit ménager la forêt aux abords de l'auberge et chercher son bois d'affouage dans les parages du glacier du Gorner. Les bergers qui se moquent de la protection de la flore sont menacés d'amende. En 1879, le conseil édicte une série de taxes contre les muletiers du dehors, guides et porteurs de litières,



Alexander Seiler

qui viennent faire aux Zermattois une concurrence déloyale sur leur territoire du Gornergrat. Et lorsque l'afflux croissant des touristes amène son contingent de petits affairistes rêvant de fourrer des bistros et des tea-rooms dans tous les coins de la montagne, sagement le con-

seil se résout en 1875 à aliéner le terrain par grands lots à des bourgeois de confiance, sous réserve que les terrains reviendront à la commune au bout d'un temps donné et qu'il n'y sera pas construit d'auberges. Mêmes réserves sont faites au Club alpin pour la construction de ses cabanes. Un Anglais qui projetait de s'offrir au Gornergrat une résidence d'été particulière se voit proposer un contrat si barbelé d'alinéas qu'il préfère renoncer, tout comme ce Monsieur Charpentier, auquel la commune réclamait 50,000 francs de location pour l'exploitation des gorges du Gorner «à fin de curiosité», avec retour des galeries à la commune au bout de vingt-cinq ans. Seul Stephan Biner obtint la permission d'installer là-haut une cabane, encore devait-elle être en planches et n'occuper qu'une toute petite place «de manière à ne pas nuire à la commodité des touristes».

Quand, en 1884, Alexandre Seiler projeta de construire son hôtel de Riffelalp, le plus moderne de l'époque, la commune ne pouvant s'y opposer sérieusement se contenta de lui marchander âprement les bois d'œuvre tirés des forêts bourgeoises. Par contre, piquée d'émulation, elle renforça sa propre activité hôtelière, d'où la maison du Riffel ressortit embellie, et que devait bientôt couronner, en 1895, la construction du premier Kulmhôtel au sommet du Gornergrat, à la cote 3136. La compagnie du chemin de fer l'eût volontiers construit pour son compte, mais la commune sut parer le coup par une intervention du conseiller fédéral Zemp. On peut imaginer l'effroyable conflit qui eût éclaté entre l'Etat et les bourgeois si le canton du Valais avait signé en son temps l'accord que lui proposait un banquier français, portant cession générale pour la durée de cinquante ans de tous les points de vue et glaciers valaisans pour leur «mise en valeur touristique», en échange du financement de la ligne de chemin de fer de Martigny à Brigue.

La garde attentive que la bourgeoisie zermattoise a montée sur sa montagne l'a préservée du pullulement des bazars à souvenirs et autres utilités touristiques en bloquant l'hôtellerie sur trois points: Riffelalp, Riffelberg et Kulm. Elle a non moins contribué à installer là-haut une protection anticipée des sites, flore et forêts, conséquence indirecte de la prudence bourgeoise que les Zermattois n'avaient point cherchée.

Lorsque le 22 août 1890 l'imprimeur biennois Heer-Betrix, un passionné des Alpes et de Zermatt, déposa sa demande de concession

pour la construction et l'exploitation d'un chemin de fer au Gornergrat, les Zermattois n'en furent pas plus enchantés que du projet contemporain de chemin de fer au Cervin. La chronique attribue la froideur qui, du côté commune, présida aux pourparlers relatifs à la cession du terrain, et l'hostilité de la population, à la crainte légitime de la corporation des muletiers, guides et porteurs, de perdre soudain son gagne-pain. Cet avis est sujet à caution.

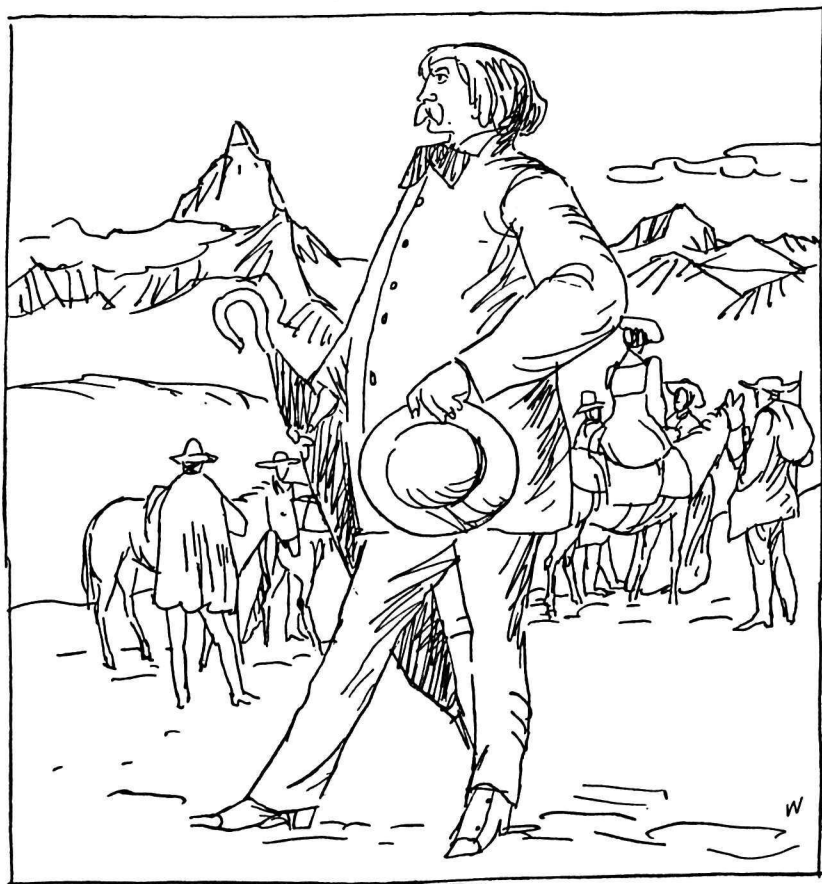
En sa séance du 8 novembre 1890, le conseil des bourgeois définit sa position à l'égard du projet. D'après le registre des procès-verbaux, les conseillers se trouvent unanimes à penser qu'une opposition n'aurait aucun sens, étant donné que Berne, en vertu de la pratique courante de l'Assemblée fédérale, peut octroyer la concession sans autre. Dans ces circonstances il apparaît à tous que la meilleure solution est de s'entendre avec Alexandre Seiler, le combourgeois de fraîche date, et un établissement bancaire en vue d'introduire une demande de concession rivale. En tant que principal propriétaire du Gornergrat, la commune se doit d'assumer l'entreprise elle-même plutôt que de l'abandonner à des « mains étrangères ». C'est toujours la même crainte de l'« extranéisation » du Gornergrat qui se marque en cette démarche, et qui pousse cette fois à se coaliser avec la puissance Seiler.

L'idée de communaliser le chemin de fer comme on avait fait l'hôtellerie en resta là, car le groupe adverse constitué à Zurich se montra assez remuant et, de surcroît, assez ménager de l'amour-propre zermattois pour arriver sans accroc à ses fins. Il joua l'atout de la décision et de la rondeur en affaires, qui coupa court aux scrupules de certains milieux, aux protestations élevées au nom du paysage inviolable et des voyageurs cardiaques. Après une dernière mise au point de l'élégant tracé de la ligne, en mai 1896, l'on ouvrait le chantier.

*

Le 20 août 1898 la plus haute ligne alpine à ciel ouvert de l'Europe entra en exploitation. Le même jour où pour la première fois une locomotive électrique emportait son lot de mortels à 3000 mètres au-dessus de la terre, à 3000 mètres plus près de Dieu, Berne câblait à la maison Brandt et Brandau l'autorisation de s'attaquer au plus long tunnel du globe, lequel, à 3000 mètres au-dessous des sommets du Simplon, allait relier la Suisse à l'Italie.

En même temps que les hôtes du train inaugural atteignaient le sommet, le président de la Confédération Eugène Ruffy descendait



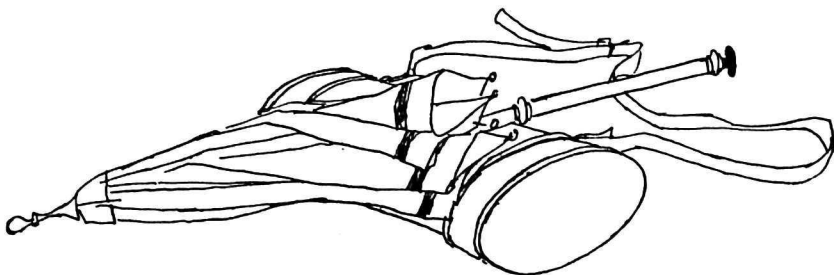
Mark Twain

justement, en compagnie du guide Franz Bittel, du Mont-Rose sur Bétemps. Comme son père, conseiller fédéral comme lui, s'en était allé prématurément d'un rhumatisme chronique, le fils prenait ses précautions et faisait beaucoup et de grandes tournées en montagne, qui l'avaient conduit au Mont-Rose le jour de l'ouverture de la ligne. C'était une façon de rappeler à l'honorable société que, ce jour du

20 août 1898, l'Etat fédératif, le Mont-Rose et le Gornergrat fêtaient ensemble leur cinquantième anniversaire.

A présent que nous voici parvenu au sommet du Gornergrat avec le premier train par le détour de l'histoire millénaire de Zermatt, il conviendrait encore de décrire et d'exalter le panorama qui s'offre au regard du haut de cette cathèdre de roc. Mais ce qu'un Théophile Gautier, un Ulrich, un J. C. Heer, un Johannes Jegerlehner ont tenté de leur plume dépasse le chroniqueur, encore qu'il soit permis de juger que les propos des poètes du Gornergrat ne sont pas exempts d'emphase et qu'en face de cette nature toute littérature ne fait que bégayer. Même Mark Twain le railleur crut devoir emboucher la trompette lyrique du haut de ce perchoir. Le dernier mot du Gornergrat c'est: tais-toi, recueille-toi et prie. Tout comme le peintre de la grandeur Ferdinand Hodler ne se risqua jamais à peindre le Cervin, tandis que John Ruskin nous en donna l'exacte description géométrique. «Et elle montre sa vie et ne dit plus rien», écrit Rilke dans ses *Quatrains* français à propos des paysages valaisans. Mais si le paysage même se tait pour éployer ses rythmes et ses charmes, à plus forte raison devons-nous en sa présence nous imposer le silence.

Ainsi le sentit, le jour de l'inauguration, le chef de la maison Haag, le constructeur de la ligne. A l'arrivée du train officiel il se lança dans un discours de bienvenue, saluant ses hôtes «en ce lieu tantôt encore recouvert d'une haute couche de neige». Mais à la seconde phrase, apercevant la vanité de tout discours, il tourna court et conclut sa harangue — qui fut ainsi la plus brève et partant la moins mauvaise des harangues officielles — en ces mots: «Et maintenant jouissez du spectacle grandiose qui s'offre à vous d'ici.».



Saisons du Gornergrat

Walter Menzi

Ce n'est pas que les saisons obéissent ici à des lois naturelles fondamentalement différentes des autres. Non, les astronomes n'ont point jugé nécessaire de créer pour le Gornergrat un calendrier spécial avec zodiaque différé et périhélie à part. A l'échelle cosmique, le Gornergrat n'est rien qu'une sommité entre mille et, fût-elle la plus vantée, un simple accroc dans l'écorce terrestre, un renflement à peine perceptible, un petit nez de rien dans une foule de nez. Aucune raison d'évoquer un mécanisme astral à part pour déterminer ici les saisons. Il n'en est pas moins évident, même sans télescope, que les saisons gornergratiennes dérogent étrangement aux normes assignées par les papes et les césars au déroulement des saisons. Les astronomes avec leurs nombres et leurs courbes, les botanistes avec le contenu de leur boîte à herboriser pourraient nous en dire long là-dessus. On devrait les prier d'étudier une bonne fois avec leurs moyens propres le calendrier saisonnier de cette montagne excentrique. On verrait que sur certains points il est étonnamment simplifié, sur d'autres incroyablement complexe.

Déjà le début du printemps, qui s'installe dans la plaine au jour arrêté par les astres, pose ici un sérieux problème. Ce jour fatidique s'applique-t-il ici? Voyons les faits. Transportons-nous à Zermatt, dans la pâleur nivéenne de cette heure matinale où les fumées des cheminées tirebouchonnent encore dans le crépuscule. Il souffle là, avant que le soleil ait grimpé à l'horizon, un vent rare et assez singulier, mi-âpre mi-tiède; il s'est levé à l'aube grise et se rendormira tout à l'heure. Nous ne pouvons embrasser tout l'ample versant du Gornergrat. Là-haut les forêts de Riffelalp se tassent encore, crêtées de pointes, tels de jeunes surgeons, comme un peuple attendant quelque chose. En effet, ces millénaires taciturnes attendent un événement exaltant. Au faite du Gornergrat, l'arête de neige vient de s'allumer presque d'un coup, comme le feu courant d'un cordon Bickford; la couche de neige fraîche, cadeau des nuits de mars, qui poudre la vieille

croûte, s'est tout embrasée, et, comme si le Gornergrat se mettait à jeter des flammes, l'ineffable clarté se met à rouler sur les pentes. D'un flot régulier elle inonde les terrains unis, pique soudain dans un creux, le remplit, le déborde. Elle touche à présent les arolles, vieux lutteurs nouveaux du front de bataille, les dégèle dans son bain de Jouvence, puis toute la forêt s'enflamme, festive et pure, un peu plus grave seulement que les rondeurs étincelantes de la montagne, que ces cuirasses miroitantes qui se perdent vers les hauteurs.

Alors qu'en plaine les premières primevères sortent le doigt de l'humide terreau des prés et font signe aux premiers chatons de saules qui se risquent au grand air, le printemps zermattois cingle sur les esquifs du soleil au-dessus d'une vallée encore toute hivernale. Là-haut la chape métallique des neiges, de hauteur d'homme, tiendra le coup longtemps encore, et les vents tranchants comme le couteau y sculpteront encore longtemps de ces meules bien tassées qui font penser aux marmites glaciaires. Neige admirable, ferme et virginale, dont les cristaux dessinent comme le blason des forces apparemment infrangibles de l'hiver, mais en réalité c'est le blason du printemps sur champ victorieux d'argent, les symboles des germes de crocus, anémones et soldanelles qui sommeillent sous la neige. C'est dire, entre parenthèses, si cette neige vernale se prête bien au sport et s'il vaut la peine d'y aller goûter. Mais c'est là le bienfait du soleil, qui vous rend cette neige cristalline et granuleuse, stable et heureusement modelée de partout. A présent l'astre passe de bonne heure les crêtes pour dorer le Cervin, et se couche tard pour rosir les Mischabel, et de l'aube à la brune le Gornergrat connaît de longues et fructueuses journées. Mais là ne s'arrête pas le service du soleil. Tandis que pour la plaine il fabrique les pluies qui fécondent la glèbe, là-haut il s'y prend d'une autre façon pour arroser le sol avare du montagnard. Les grosses neiges du Gornergrat sont sa matière première. S'il les rend si cristallines et granuleuses, c'est parce qu'il en soutire des myriades de gouttelettes invisibles, qui ruissellent à travers la masse par des conduits minuscules pour humecter le sol d'une gelée nocturne à l'autre. Quelle allègre et discrète musique que ce ruissellement qui s'en vient apporter à la terre la bonne chaleur de la neige fondue! Debout là-dedans, semble-t-elle dire, et qu'on se réjouisse!





Debout les blés de Findelen, les plus haut perchés du continent, que l'espoir de pain recommence à verdier, à se dorer et à se balancer au vent des cimes! Aux armes les crocus, en avant pour l'attaque de flanc! Sèves cachées aux buissons des rhododendrons, remuez-vous! Tous au travail, mousses, herbes, fleurs bleues, rouges, jaunes ou violettes, et vous les insectes rampants, courants, sautants, et vous, papillons, sauterelles et libellules! Bien entendu, la résurrection ne marche pas à ce train-là. Il faut que Pâques se fasse et que Pentecôte s'approche. Tout au plus, la tribu des crocus commence-t-elle à s'emparer des prés du fond, le bois-gentil à embaumer et les sapins et mélèzes à pousser des bourgeons. On attend encore l'oliphant des tempêtes de printemps, le foehn qui s'en viendra comme un fantôme lécher le bord des taches de neige. D'un jour à l'autre il s'annoncera par les passes et les crêtes donnant sur l'Italie, et d'un seul coup le printemps alpin éclatera dans toute sa gloire. Alors les fleurs de grimper « à la chaîne » vers Winkelmaten et Findelen, de remonter la forêt jusqu'à Riffelalp. Puis, la Pentecôte passée, la marée florale envahira Riffelberg, et, bien que tout alentour les cimes érigent encore leurs blancheurs liliales, à la première tache de terre qui s'aperçoit au Gornergrat, vous êtes sûr que les fleurs y sont déjà, jaillies positivement du pierrier. Tout cela se passe avec une rapidité sans seconde et une poussée irrésistible, d'abord en plein silence, puis sur l'accompagnement des harpes de la brise, puis des orgues des torrents déchaînés. La terre la plus mince, il suffit d'un rayon de soleil, guère plus, pour qu'elle se teigne en vert. Bien plus, la fleur parfois met tant d'empressement à déployer ses ailes que les feuilles ne peuvent pas suivre. Dès l'instant qu'une croupe a pompé ou volatilisé sa neige, sa robe neuve est déjà là, de sorte qu'elle ne se montre jamais nue. C'est à croire que le tapis végétal était déjà tout prêt sous la neige et que la fonte ne fait que le découvrir.

Le printemps gornergratien est toutefois une affaire vite expédiée. Il dure, à vrai dire, juste le temps qu'il faut à toutes les pentes, terrasses et cuvettes, du haut en bas, pour se débarrasser de leur neige et se vêtir selon les endroits d'épais velours ou de fine soie. Que de fois c'est l'affaire de quelques jours au plus pour que chacun des étages de la montagne ait son compte. Un beau matin, le foehn tombe, le Gornergrat est là dans sa robe vernale, tranquillement splendide dans

l'atmosphère immobile. Les premiers papillons, rassurés, sortent alors de leurs cachettes, et saouls de lumière reprennent leurs ébats dans la chaleur universelle. Un irradiement féérique joue sur les jeunes couronnes des mélèzes et dessine des auréoles autour des torses des arolles. Gagnons cette forêt du Riffel derrière Zermatt, qui forme le piédestal du Gornergrat. Les prairies de Winkelmaten, qui, hier, paraissaient chauves après la passée des crocus, sont déjà recouvertes d'une mousse diaprée de fleurs des champs. Quelques pas encore, nous voici dans le sous-bois, où le soleil chasse et croise ses rayons comme le tisserand ses fils. L'eau de la fonte que l'arbre lâche au compte-gouttes fait en pleuvant à petits coups des branches une rumeur comme d'une armée de pics qui besogneraient dans le bois; le pied s'enfonce dans un humus moussu, saturé d'eau, où des ramures englouties vous feraient croire à quelque prairie sous-marine où remuent des bêtes. Rassurez vous. Ce fouillis entortillé avec ses airs de coraux méchants et ses âcres senteurs, ces tentacules gainées de cuir, ce sont les arbustes des rhododendrons. Voyez comme les boutons s'y gonflent déjà, ces languettes rouge feu poindre aux fentes, ici et là déjà une fleur épanouie, jouant à la grande personne.

*

Ose-t-on dire que tout cela est encore et seulement le printemps? Cette prodigalité de couleurs dans les bois, les prés, les pâtures, ces murmures et ces gargouillements aquatiques, ces reliefs de neige fondant dans les creux, n'est-ce pas déjà toute l'image de l'été? Le calendrier marque le premier jour de juin. Au bord du ciel cinglent déjà à la queue-leu-leu ces petits nuages potelés, qui sur les plaines se gonflent en gros bastions et rabattent sous eux l'atmosphère surchauffée. Ce sont ici des créatures de féerie, les cygnes des légendes, un corps en boule, un long cou, des ailes éployées comme l'oiseau qui plane. Ils s'amènent à la hauteur du Mont-Rose avec le courant d'air des bas-fonds de la Lombardie qui fraîchit en montant, effleurent les crêtes du Gornergrat, passent et vont se poser au loin sur les pointes de la vallée du Rhône. Ils s'en voudraient apparemment de troubler le beau temps qui va si bien aux quatre-mille valaisans. Ces cygnes apportent rarement sous leur duvet candide l'orage ou la pluie; on dirait plutôt qu'ils sont là pour tirer le char du soleil, et la

nuit le croissant de la lune. Cette phase nouvelle, avec son cortège de nuées heureuses, son apaisement général et sa béatitude, n'a été



annoncée par rien. D'un jour à l'autre elle s'est trouvée là, comme l'aiguille de la montre touche l'heure de midi sans secousse et sans bruit. L'été s'est posé du ciel sur la terre sans rien déranger au printemps. Tout ce qui tient encore de calices, de clochettes et d'étoiles dans les germes des prés, des rocs ou de la mousse, et qui attendait cette heure, pourra s'épanouir à son moment sans être moins gâté que les autres. Ainsi s'assemble peu à peu le peuple des fleurs du Gornergrat. Chacune comme à l'appel de son nom: « Me voici! » Image du genre humain, où jeunes et vieux, les agités et les tranquilles, les tôt et les tard levés, nés chacun sous son signe, se trouvent partager cette chère existence, y prendre leur plaisir ensemble, et déjà leurs regrets.

A cette extraordinaire profusion florale, à cette vitalité, à ce miracle il fallait de grands espaces; la nature les leur a largement impartis. La floraison des bas étages, qui commence à s'éteindre au plus tôt à fin juin et tombe sous la faux ou la faucille, peut ne pas faire grande impression, car il s'en voit de pareille ailleurs. Mais prenons les sentiers pierreux des hauteurs. Là les molènes érigent leurs pagodes dorées à hauteur d'homme (du train vous les touchez du doigt); sur chaque dalle du roc s'agrippent les tentacules des saxifrages qu'on

dirait sortis d'une faune océane. Plus haut enfin c'est le tapis floral illimité, dont le dessin se lit au changeant groupement des couleurs. Il y a certains parages qui sont littéralement submergés de crocus, comme si l'été s'amusait à recomposer le tapis de neige du printemps si propice aux fleurs, pour que celles-ci remeurent et revivent tour à tour. Et voici les digitales en tous genres, qu'aucun changement de saison ne paraît affecter, là la gentiane au bleu plus bleu que tous les bleus. Ici la nappe jaune des anémones soufrées, là les colonies de cyripèdes, partout les violettes alpines, les myosotis. Varaire et delphinium font bande à part, fidèles depuis des siècles à leur fief ancestral. Mais, des innombrables espèces qui ont élu domicile dans les prés et les bois, chacune a délégué des colonies sur les hauteurs du Gornergrat. C'est merveille de voir chaque fleur se rapetisser à mesure qu'on monte, et compenser sa perte de surface par un plus vif éclat. Rien n'est plus ravissant alors que de grimper au Gornergrat à travers les senteurs forestières, puis à travers les gazons, avec ces lacs de poche, que la flore comble petit à petit à mesure que l'eau se retire pour se rencontrer finalement au milieu. Aux fleurs amies de l'humide succèdent les amies du sec, puis une troisième vague, afin que le sol ne soit jamais à nu. Plus haut le sol avare et rude s'est réservé les raretés. La grasse alluvion des moraines nourrit une végétation bien curieuse. Passez sur le glacier, tout bordé de rhododendrons, de renoncules et d'œillets, il suffit d'un bloc éboulé sur la glace pour que s'y fixent et cramponnent mousses, saxifrages et œillets minuscules, derniers témoins d'une volonté tenace et passionnée de vivre et de durer.

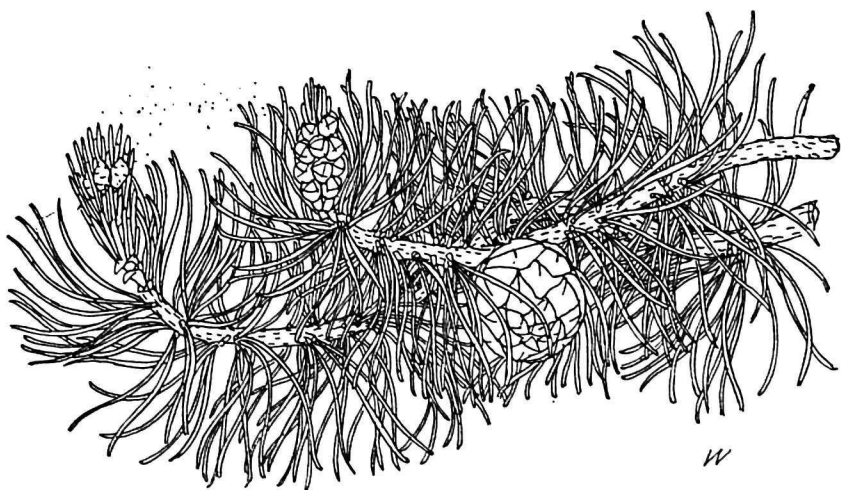
L'été du Gornergrat est une saison solennelle, l'heure du divin silence, de l'abandon et de la richesse intérieure. Il ferait beau voir qu'un accident vint troubler ce paisible et majestueux colloque. S'il arrive toutefois aux esprits de l'air de se déchaîner, l'événement se déroule dans des formes choisies et sur de nobles rythmes. La montagne s'incline devant les forces élémentaires avec la même docilité que devant la loi pacifique qui régit les jours de beau temps. Des masses noires zébrées d'éclairs contre la face sud du Cervin; de gigantesques talus de nuées amoncelés derrière le Mont-Rose, le Lyskamm et le Breithorn; des vols de choucas tournoyant en effleurant le sommet, tels des fantômes de la solitude, ainsi s'annonce l'assaut de l'orage,

sans roulements de tonnerre préalables. Au plus quelques pelotes de nuées projetées viennent-elles heurter par à-coups la cime, qui aussitôt les rejette. Elles s'effondrent et se défont alors sur les glaciers des alentours en cherchant une issue. Et leur mouvement affolé évoque à la rigueur une vision de création du monde : c'est en tout cas un hallucinant spectacle. Il arrive que dans la mêlée le Gornergrat reçoive sa crachée de neige, et simulerait alors le retour de l'hiver, si, par les trous des nuées, le ciel d'été, les glaces vierges des cimes et les profondeurs vertes et bleues de la vallée n'apparaissaient furtivement dans leur couleur immaculée. Et quel coup d'œil dès que la montagne se rassérène, lavée, rafraîchie, revigorée, dans un air plus transparent que ci-devant !

Dès que septembre est là il est convenu de dire que c'est l'automne au Gornergrat. Savoir sur quelles observations et changements précis repose cet avis simpliste . . . Car enfin l'été n'a pas attendu jusque là pour commencer à teindre les chaudes forêts en ocre, d'abord par mouchets isolés, puis par travées entières. Et le ciel n'a-t-il pas déjà profité des meilleures heures du mois d'août pour se débarrasser de ces brumes légères que les gouttelettes d'eau en suspension produisaient en s'évaporant ? Donc rien d'étonnant si l'ouvrage ainsi commencé se trouve un beau jour achevé, c'est-à-dire que la clarté de l'air est à son maximum et la couleur des forêts de mélèzes à l'or absolu. Mais ce jour-là coïncide avec la première tombée de neige, et ce qui s'appelle l'automne ne date véritablement que de là. On vérifiera soi-même en séjournant à Zermatt à ce moment de l'année combien le calendrier grégorien s'applique mal au Gornergrat en ce cas. Car peut-on parler d'automne alors que mille fleurs de printemps continuent d'émailler le gazon en se dodelinant à l'éventail des brises, quand vous pouvez cueillir encore ici et là une fleur de rhododendron fraîche éclore ? Ne vaut-il pas mieux dire que cette incroyable transparence de l'air inaugure un second été, comme un été « après la lettre » ? Car rien dans la nature ne parle encore de renoncement, de mélancolie de l'adieu, jusqu'au jour où le socle silvestre du Gornergrat n'est plus qu'une seule masse d'or.

Ce second été, si exaltant et idéalisé qu'il soit, recèle toutefois sous son éclat serein une agitation à quoi participe toute la nature vivante et qui forme le prélude au final. Les saisons se sont rejointes et sont

là, pareilles aux cercles annuels dans le tronc de l'arbre, simultanées et distinctes, sauf une: celle qui effacera les autres. Elle est impatiemment attendue, car la ronde incline à sa fin. Le plus beau jour de novembre ou des commencements de décembre se chargera de la hêler de cette cloche de cristal muette au fond du firmament qui sert à cet office. Et le jour où la première neige blanchit le Gornergrat et recouvre le vert jusqu'au fond du val, c'en est fait; l'hiver salue ses sœurs les saisons et les borde pour le grand sommeil. Car désormais à lui le soleil, à lui l'espace vivement déblayé pour de nouveaux ébats; à lui le tour de mener le jeu sur les rondeurs du Gornergrat!



Problèmes de zoologie alpine

Robert Matthey

Il y a un demi-siècle, il aurait été encore possible de traiter ce sujet sous une forme plus générale, par exemple sous le titre «Zermatt vu par un naturaliste». Actuellement, l'accumulation des connaissances est si énorme que le «naturaliste» de jadis n'existe plus: une bonne demi-douzaine de spécialistes ont pris sa place et chacun d'entre eux réclamerait, pour exposer les grandes lignes de sa discipline, autant de pages que, pour présenter le tout, notre naturaliste d'autrefois.

Imaginons pour un instant la réunion d'un tel cénacle de spécialistes: le géologue va nous entretenir du Cervin, énorme canine arrachée du massif de la Dent-Blanche, dressant sa silhouette solitaire sur le haut plateau ravagé par l'érosion. Le glaciologue évoquera Horace Bénédic de Saussure et les assauts du terrible glacier de Bies qui, à deux reprises, broya le village de Randa. Le minéralogiste nous contera, énumération fastidieuse, la série diorito-kinzigite de Valpelline, la série d'orthogneiss granito-dioritique d'Arolla. Et, pour ne pas être en reste, le botaniste récitera les gentianes, les androsaces et les saxifrages... Il faudra encore prêter l'oreille à l'ethnographe, curieux des mœurs antiques trouvant un dernier refuge dans les Alpes; à l'anthropologiste prompt à formuler des hypothèses sur l'origine des populations; au linguiste qui, dans le patois local, retrouve un allemand tout proche de celui dont usaient les bardes du moyen-âge, avec, ici et là, un terme latin ou français à peine altéré. Et n'oublions pas le météorologiste, l'hydrographe, d'autres encore... Non, permettez moi plutôt de rester simplement le zoologiste que je suis et de vous parler, à propos de Zermatt, de quelques problèmes de la biologie alpine.

Zermatt n'est d'ailleurs pas seulement un prétexte: il existe dans notre faune deux animaux qui ne sont connus que de la région de Zermatt. Tout d'abord un campagnol (souris des champs), décrit par notre compatriote Mottaz au début de ce siècle, le *pitymys fatioi*: ce petit rongeur doit être très rare, car il n'a jamais été retrouvé; il serait

fort intéressant de préciser ses affinités vis-à-vis des autres espèces de *pitymys* qui se rencontrent au sud et au nord des Alpes.

Le deuxième cas va nous faire faire connaissance avec un des problèmes les plus intéressants de la géographie zoologique. Il ne s'agit pourtant que d'un papillon de taille et d'aspect modestes : les entomologistes le nomment *orodemnius cervini*. Comme il appartient à une famille très primitive dont les membres ont été décrits par les anciens naturalistes français sous le nom d'«Ecailles», nous l'appellerons simplement l'Ecaille du Cervin. L'insecte mesure un peu plus de trois centimètres d'envergure : ses ailes supérieures sont d'un brun marron velouté, coloration fondamentale rompue par un réseau compliqué de lignes jaune pâle ; les ailes inférieures sont jaunâtres, le corps brun, marqué de taches et de bandes claires. Ce papillon nocturne n'est connu que de la brève zone couvrant la moitié de la distance qui sépare le Gornergrat de l'Hôtel du Riffelberg. Là, on peut avoir la chance de le rencontrer, appliqué contre les rochers, du 15 juillet au 15 août environ. Sa chenille, très velue, se cache sous les pierres et se nourrit aux dépens de diverses plantes basses, androsaces, silènes, primevères.

L'Ecaille du Cervin a une histoire récente et une histoire ancienne : commençons par la première qui, l'homme intervenant, est une histoire peu reluisante ! Le papillon est découvert en 1864 par un naturaliste français, Fallou ; il est alors très commun sur les quelques kilomètres carrés qui constituent sa seule place de vol et il sera abondant jusque vers 1900. A cette époque, il se développe en Allemagne une véritable frénésie pour les collections d'insectes : des milliers d'amateurs, qui se croient des scientifiques et des amis de la nature, récoltent des papillons, élèvent des chenilles, se livrent à des échanges et, chose plus grave, achètent et vendent. Bientôt, ce sont des professionnels, des marchands d'insectes, qui fondent leur commerce inspiré dans ses méthodes de celui des philatélistes. Pour faire monter les prix, ces ingénieux trafiquants recourent à de nombreux artifices : dans le cas de notre Ecaille du Cervin, si localisée, ils vont utiliser la technique suivante : année après année, avec cette belle patience germanique, nos marchands remontent au Gornergrat et raflent tous les papillons qu'ils trouvent, conservant les beaux spécimens, massacrant les individus fanés. Ensuite, ils écrasent systématiquement toutes les

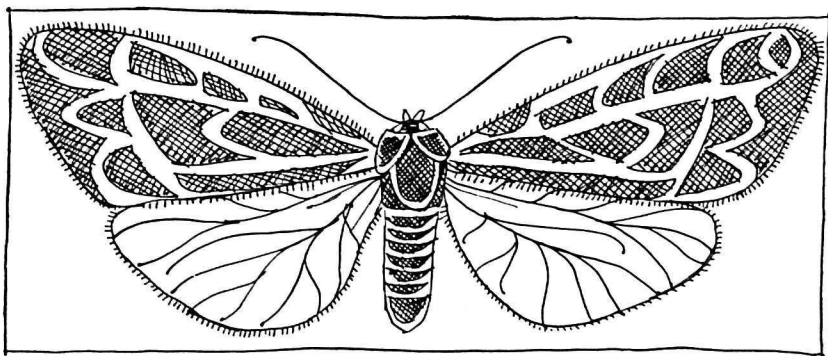




chenilles et tous les cocons qu'ils découvrent sous les pierres. Le résultat ne se fait pas attendre: dès 1914, le papillon est devenu une grande rareté dont le prix, en mark-or, a décuplé dans les catalogues! La tuerie, bien qu'interrompue dès 1914, continue à faire sentir ses effets et il est probable que l'espèce ne reconstituera jamais son effectif primitif. Cet aspect repoussant de la fureur germanique a d'ailleurs, ceci dit entre parenthèses, trouvé un curieux corollaire au début de la dernière guerre: il me souvient de mon ahurissement lorsque je lus, dans un périodique allemand, que le 9 mai 1940, alors que la «Wehrmacht» préludait à l'invasion de l'ouest européen, le maréchal Goering signait un décret protégeant un autre papillon alpin, l'Apollon, sur tout le territoire du Reich: *de minimis curabat praetor!*

L'histoire ancienne de notre Ecaille est plus passionnante: d'où est-elle venue? Comment expliquer sa localisation si étroite? Remontons à quelque 70,000 ans en arrière: la glaciation dite wurmienne a recouvert une grande partie de l'Europe centrale d'une carapace glacée; le glacier suisse s'étend vers le nord jusqu'à Francfort; une bande large de 200 km sépare sa limite septentrionale de la frontière sud des glaces polaires, celles-ci atteignant la région de Berlin. Entre ces deux boucliers glaciaires, c'est une zone de «toundras», marécages tourbeux et glacés couverts d'une maigre végétation de graminées avec, ici et là, un bouquet de pins ou de bouleaux. Les animaux qui, lors de l'interglaciaire précédent, s'étaient répandus en Europe centrale, ont disparu, tués par la rigueur du climat, ou ont été refoulés, soit vers quelque refuge épargné par la glace, soit vers le sud plus clément. A leur place, une faune nouvelle, une flore nouvelle sont apparues, toujours mieux adaptées aux conditions locales. Et c'est encore une fois le recul des glaces, le réchauffement progressif. Au fur et à mesure de la débacle du glacier wurmien, les éléments «froids» de la faune s'efforcent de conserver le milieu qui est le leur. Certains animaux vont émigrer vers le nord, suivant ainsi le retrait glaciaire; d'autres vont chercher, en gagnant une altitude supérieure, à retrouver leurs conditions naturelles d'existence. La même espèce pourra se scinder, en deux groupes, l'un dont l'habitat sera dorénavant boréal, l'autre qui ne hantera que les hauteurs alpines. La distribution *boréo-alpine* en résulte, riche en enseignements: il y a 60,000 ans que le glacier wurmien a disparu. Durant cette période, si longue à notre échelle humaine,

que seront devenues les espèces dont les représentants anciens ont été répartis entre deux aires géographiquement disjointes? L'évolution aura-t-elle disposé d'un temps suffisant pour que ces descendants séparés d'une souche commune aient acquis, avec des caractères nettement tranchés, le statut d'espèces nouvelles?



Orodemnias cervini

Avant de répondre à cette question, revenons à l'Ecaille du Cervin: une espèce très voisine, l'Ecaille de Quensel (*orodemnias quenselii*) a une distribution boréo-alpine typique puisqu'on la trouve aussi bien sur les sommets des Alpes, au Gornergrat par exemple, qu'en Laponie et en Sibérie. Et, bien que les habitants de ces deux contrées soient séparés les uns des autres depuis 600 siècles, c'est à peine si l'on peut enregistrer de minimes différences entre papillons de provenance nordique et individus d'origine alpine. Le temps requis pour la formation d'espèces nouvelles a été largement insuffisant! Notre Ecaille du Cervin, elle, n'est connue que des Alpes; il semble donc que, lors de la débacle wurmienne, tous les individus aient gagné les hauteurs ou n'aient pu se maintenir sous les latitudes septentrionales. Qu'elle soit d'origine récente, née sur place depuis quelques millénaires, est hors de question: toute son organisation est celle d'un papillon très archaïque. Sans doute, s'agit-il d'une espèce relique, jadis abondante, maintenant au bord de sa disparition que l'homme n'aura fait qu'accélérer. Une variété assez proche, *orodemnias cervini hnatecki*, se rencontre au Simplon et, un peu moins strictement localisée que la forme typique, dans quelques autres districts.

Citons maintenant quelques mammifères et quelques oiseaux que l'on peut rencontrer dans la région de Zermatt et qui présentent une distribution boréo-alpine : la marmotte, *marmota marmota*, a sa réplique nordique, le bobac, *marmota bobac*, de la toundra sibérienne. Ici, l'évolution a travaillé vite et l'on peut parler de deux espèces distinctes. Notre lièvre des neiges, *lepus timidus varronis*, devient blanc en hiver, tout comme en Scandinavie et en Laponie, la sous-espèce voisine, *lepus timidus*. Le pelage d'été des deux formes est assez différent, essentiellement gris chez la forme alpine, brun foncé chez son cousin nordique.

Dans la zone des rhododendrons, il est assez fréquent de faire lever un magnifique oiseau de grande taille, le petit coq de bruyère, *lyrurus tetrrix*; le mâle est d'un bleu d'acier superbe, avec des plumes blanches et noires à la queue, laquelle s'étale en forme de lyre. Au-dessus des yeux, une sorte de callosité d'un rouge vif lui donne une physionomie toute particulière. Des Alpes à la Norvège, cet oiseau varie peu, probablement parce que son aire est continue, ce qui implique des exigences biologiques assez larges et permet la libre reproduction, tout au moins théorique, de tous les sujets hantant la vaste patrie qui va des Alpes aux latitudes élevées. Il en est de même pour son volumineux cousin, le grand coq de bruyère, *tetrao urogallus*, dont les spécimens nordiques ne diffèrent des nôtres que par une corpulence plus forte. Quel skieur n'a pas rencontré, à l'écart des pistes trop fréquentées, la perdrix des neiges, ce gallinacé d'une blancheur si éclatante en hiver que, posé sur la neige, il est pratiquement invisible. Gros comme un pigeon, notre oiseau conserve, allant du bec à l'œil, un mince trait noir; et noires sont également les plumes externes de sa queue. Nous avons sous les yeux la sous-espèce alpine, *lagopus mutus*, alors que dans les régions boréales vit le *lagopus lagopus*, auquel manque le petit trait noir tiré en avant de l'œil, mais qui, lui aussi, la belle saison venue, échange son plumage candide contre une robe couleur de bure. Une troisième sous-espèce, *lagopus scoticus*, vit en Ecosse; c'est le groupe des chasseurs anglo-saxons, dont la couleur demeure brune toute l'année. Et puisque j'ai cité les plus importants de nos oiseaux-gibier, signalons encore que l'un d'entre eux, la bartavelle, *caccabis saxatilis*, cette jolie perdrix aux teintes de rouille et d'ardoise que l'on rencontre en été immédiatement en dessous des névés, est, elle, d'origine méridio-

nale: sa plus proche parente, la perdrix rouge, *caccabis rufa*, est établie autour de la Méditerranée. Notre bartavelle est donc un oiseau qui a gagné notre pays bien après la fin de la dernière glaciation et s'est alors différencié de ses parents les plus proches demeurés fidèles au rivage d'Ulysse. Comme beaucoup de plantes et d'insectes valaisans, cette perdrix est venue par la voie rhodanienne, mais nous ne saurions dire pourquoi, au lieu de demeurer dans la plaine, elle a gagné les hauts domaines de l'Alpe.

Le lièvre des neiges et le lagopède (nom scientifique de la perdrix des neiges) présentent donc tous deux un caractère remarquable: gris, bruns, bistres durant l'été, ils deviennent en hiver d'une blancheur liliale! Nous sommes en présence d'une «homochromie saisonnière» dont la signification protectrice apparaît éclatante. Quiconque a fait à l'improviste la rencontre de ces animaux sait combien ils sont invisibles sur le tapis de neige; ils agissent d'ailleurs comme s'ils le savaient et, en présence d'un danger, demeurent volontiers immobiles, faisant confiance à leur excellent camouflage. Quelques réflexions montreront pourtant que le problème est moins simple qu'il ne paraît à première vue. Tout d'abord, pourquoi la coloration protectrice n'est elle pas complète? Le lièvre conserve l'extrémité des oreilles noire, le lagopède des plumes noires à la queue et un trait foncé allant de l'œil au bec. Cette dernière caractéristique peut être considérée, à la lumière de recherches récentes, comme destinée à camoufler tout spécialement l'organe visuel noyé dans une brève bande noire qui masque la forme et l'éclat des yeux. Quant au bout des oreilles du lièvre, aux plumes caudales du lagopède, il peut s'agir d'un signe de reconnaissance permettant à leurs porteurs, animaux assez sociables, de rallier facilement le groupe de leurs congénères.

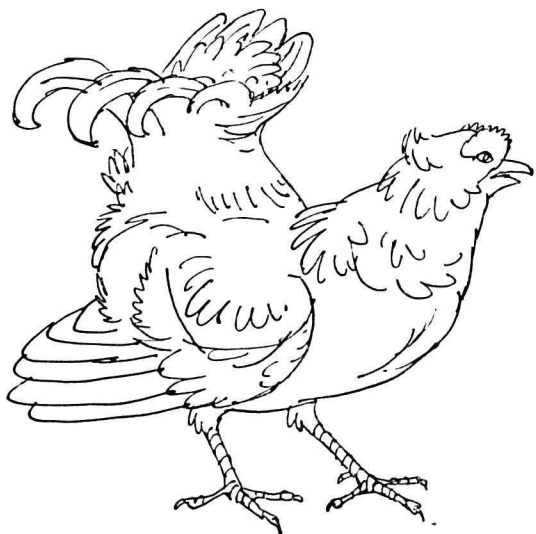
Si la coloration d'hiver est, comme le supposait Darwin, apparue progressivement; si les individus les plus marqués de blanc se trouvaient mieux protégés contre leurs ennemis et, par conséquent, en meilleure posture pour laisser une descendance, d'où un déguisement toujours plus parfait, on peut encore se demander quels sont ces ennemis. L'aigle est peut être le principal et notre interprétation est alors valable, car les rapaces chassent à vue; si perçante que soit celle-ci, lièvre ou lagopède lui échappera parfois. Par contre, si nous songeons aux mammifères carnivores, au renard, à la marte, il est fort douteux

que le vêtement puisse jouer un rôle quelconque : renard et marte sont des nocturnes, conduits non par l'œil, mais par l'odorat. Ainsi, nous nous trouvons amenés à supposer que la seule menace des oiseaux prédateurs aurait suffi à mettre en action les coûteux dispositifs de la sélection naturelle.

Une dernière objection : si l'animal camouflé est favorisé dans la lutte pour la vie, pourquoi le déguisement n'est-il pas général ? Le petit coq au plumage métallique, la bartavelle rousse et bleutée vivent dans les mêmes régions une existence très semblable. N'auraient-ils pas eu avantage, eux aussi, à endosser la livrée nivale ? Peut-être serait-il encore possible de répondre, mais la cascade des interrogations nous entraînerait trop loin, puisque, à l'occasion de deux blancs animaux montagnards, se trouve évoqué tout le problème de l'évolution !

*

Je retournerai à Zermatt que j'ai vu au premier printemps et au fort de l'été. Peut être sera-ce au mois de juin : tant d'objets sollicitent alors l'attention du naturaliste parcourant du regard les pentes fleuries où, comme l'a dit Ramuz, « rien ne peut ternir le bleu de la gentiane qui vient de s'ouvrir comme un petit œil ».



Lagopus tetrix

Un quinquagénaire au Cervin



Otto Zinniker

J'ai gravi maint sommet du Jura et des Alpes et, dans ma fringante jeunesse, escaladé pas mal de « quatre-mille », d'où je considérais avec quelque dédain la plaine et les vallées. Toute ma vie, d'ailleurs, n'est que montagnes russes, envols vers les claires altitudes et retombements dans le sombre. Toujours porté vers des sommets insignes, je n'en ai souvent ramené qu'une poignée de nuée.

Dans les Alpes, le Cervin seul m'a été refusé, et peut-être me le sera-t-il toujours. Non que cet aristocrate des montagnes ne m'ait constamment séduit, saisi et aimanté, ni qu'il ne m'emplisse encore d'un étonnement grandiose chaque fois que j'y élève les yeux; mais jamais je n'ai pu me résoudre à l'escalader. Il s'est toujours trouvé

quelque chose pour me rappeler à la réserve et à la distance, un vague et inexplicable scrupule, une timidité devant l'immensité que je n'ai pu surmonter. Le Cervin m'apparaissait comme un autel de roc devant lequel il suffit de se recueillir et de s'agenouiller, sans monter à l'assaut. «Les pensées du Cervin sont des pensées d'éternité»: je partageais ce beau mot de Paul de Chastonay.

Naguère je me figurais qu'il fallait avoir vaincu bien des pics et des plus rébarbatifs pour se poser en alpiniste et dire son mot dans la partie. Dans mes jeunes années je me livrais parfois à une vraie fureur de collectionneur, qui du premier au dernier jour des vacances m'emportait de sommet en sommet, avide d'enrichir mon tableau de victoires. Plus tard je me suis aperçu que l'expérience de l'âme n'a rien à voir avec le nombre des conquêtes, et qu'un seul sacrifice d'homme à homme compte plus que la plus rude escalade.

Certain jour de septembre j'ai contemplé le Cervin avec une attention redoublée, et ces heures de méditation sur le Gornergrat me laissent un souvenir ineffaçable. Le monde reposait sous une clarté chaude et féérique. Pas un nuage au ciel, pas une traînée de brume à l'horizon. L'embrasement de l'été était passé, les montagnes se dressaient dans leurs nettes mesures et sur toute la vasque de Zermatt régnait une atmosphère d'une douceur et d'une transparence cristalline.

Tandis que les cimes immobiles semblaient se recueillir sur elles-mêmes, l'une d'elles après un silencieux tête-à-tête parut se pencher curieusement vers nous comme pour lier conversation. Le Cervin, la cime des cimes, me reprit alors comme jamais sous son charme pendant qu'elle m'épelait ses secrets. Mais soudain ses arêtes et ses stries, à la faveur d'un jeu d'ombres et de lumière, s'animèrent d'une vie surprenante. Impossible de deviner d'où était jaillie la petite nuée qui, en ce début d'après-midi, se mettait à folâtrer à l'entour du bastion de faîte. Bref, d'une minute à l'autre, elle s'était trouvée là, comme sortie du rien, et lancée dans un plaisant manège avec la cime qu'on se perdait à suivre, à en oublier l'heure du train et jusqu'à sa propre existence. Cette délicate et lumineuse étamine se drapait comme un voile, moins encore un tissu qu'une impalpable haleine, autour des dernières marches de roc, frôlant des épaules de pierre, s'effrangeant dans les failles, changeant de forme à chaque instant, flottant comme

une bannière de fête, s'effilochant par jeu pour se pelotonner tôt après. Cette danse vaporeuse vous remettait vos premiers étonnements délicieux devant le miracle des choses. C'était une main d'enfant cajolant le rocher, et le mont énorme s'amusant de cette caresse comme une bête bon enfant.

A ce spectacle je sentis poindre en moi tardivement le désir de grimper tout de même au Cervin. Et depuis lors ce désir ne m'a plus quitté. Je pense bien qu'au bout du compte il m'y faudra céder. Bien que mes cinquante ans fassent de moi plutôt un cheval de retour entre les alpinistes, je me renseigne à toute occasion sur les détails de l'ascension, sur la praticabilité de l'arête, sur les difficultés relatives des passages. Récemment j'ai confié mon ambition à un guide zermattois auprès duquel je me suis trouvé assis au hasard d'un dîner offert par la commune. Il m'a résolument assuré que l'entreprise n'offrait aucun risque spécial, pour peu que je consentisse, s'il avait un conseil à me donner, à me passer pour quelques jours du brissago et du verre de vin. Cet encouragement m'a mis tout de bon la puce à l'oreille, en sorte que le même soir nous sommes plus ou moins convenus de faire la cime sous sa conduite.

Non sans me dire que l'enthousiasme me portait à préjuger quelque peu de mes aptitudes, j'ai pris le lendemain matin le train pour Riffelberg, d'où, tout en admirant le merveilleux spectacle hivernal, je me suis mis en demeure d'explorer, par la lunette de l'hôtel, la montagne de mes tardifs désirs. Du Lac Noir et du Hørnli on s'en va droit en l'air par une interminable échelle de failles, niches et marches, tout cela sans trace d'asthme ou de palpitations, puis, le refuge Solvay passé, c'est l'épaule et les fameuses parois aux cordes fixes qui vous mettent sur l'arête de faite. Ici et là je m'attardais un peu, braquais la lunette à gauche et à droite, en bas et en haut, pesant méticuleusement les choses, la hauteur de la cime et mes forces un peu défaillantes, me posant la question, hochant du bonnet ou bien me frottant les mains dans un accès d'optimisme. Et dès que le clapet tombait sur l'oculaire je remettais quatre sous dans le truc. C'était une magnifique partie. Je tenais tout ensemble l'élancement colossal de la cime et les passages qui me permettaient d'y monter.

Lorsque j'en eus assez vu, je me retirai sur un banc, allumai ma pipe et repassai mentalement cette façon de rêve. La montagne avait repris

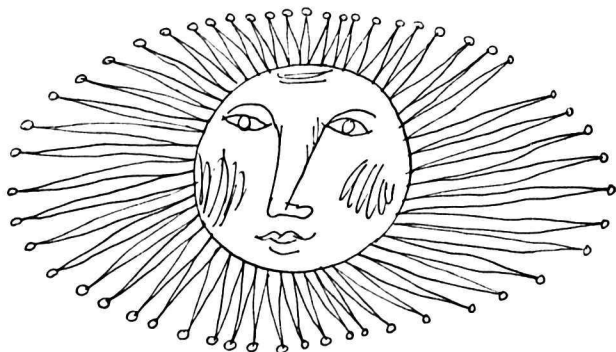




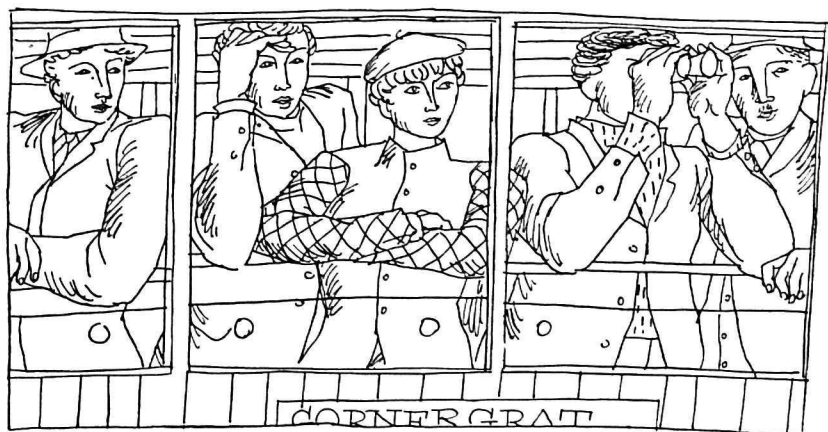
RM

sa distance normale, se présentant non plus en tranches mais de toute sa hauteur, mais non moins imposante et altière. J'agitai longuement le pour et le contre de l'entreprise, et fixai longuement la merveilleuse pyramide qui semblait à la fois peser sur la terre de toute sa majesté et se perdre pourtant dans le ciel hivernal. Il me semblait ouïr une voix inspirée émanant de ses antres, tout comme naguère lorsque la floche de nuée folâtrait à son faite. Car la pierre n'est point une matière morte. Cela vit, et son éternité même rapproche notre éphémère des mondes de l'éternel. Depuis des millions d'années, de combien de joies et de douleurs, de combien d'amours et de haines la montagne a-t-elle été témoin? Se peut-il que tout cela ait coulé à ses pieds sans laisser de traces? Il me semblait qu'en deux gestes contraires elle fuyait hors du monde et se penchait sur la singulière humanité qui peuple les vallées de son pied.

J'ignore tout à fait si l'ascension sera pour cet été ou pour le prochain. Après tout, ce détail est sans importance. Car d'être entrée si profond dans mon recueillement, la montagne m'est devenue mienne, plus mienne que celles où s'escrimait ma témérité de jeune homme.



Le chemin de fer



Auguste Marguerat

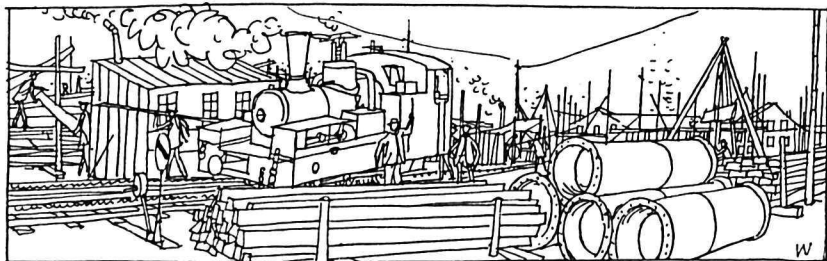
Lorsque le 22 août 1890 Monsieur Heer-Betrix, imprimeur à Bienne, demanda la concession d'un chemin de fer de Zermatt au Gornergrat et au Mont-Cervin, il ne se doutait pas des difficultés que représentait simplement l'accord des diverses autorités habilitées à l'octroyer. Elle ne fut accordée que le 20 juin 1892 et seulement pour la ligne Zermatt-Gornergrat. Entre temps Monsieur Heer-Betrix était décédé sans connaître les embarras qui attendaient ses successeurs, aussi bien pour la construction d'une ligne de chemin de fer à pareille altitude que pour la mise en service de la traction électrique d'un chemin de fer à crémaillère, dont il n'y avait encore aucun exemple en Europe.

Le choix du tracé est toujours malaisé; il l'est encore davantage pour une ligne de montagne. Il ne suffit pas d'étudier les terrains où la plateforme sera édifiée. Pour une ligne à fin exclusivement touristique, il faut éviter que les trains circulent constamment entre de hauts talus ou en tunnels, assurer au tracé des vues dégagées si pos-

sible de tous les côtés. Enfin dans une région telle que Zermatt, la ligne ne doit pas se faire remarquer avec insolence ni surtout former une blessure dans le paysage. De telles précautions n'ont malheureusement pas toujours été prises lors de l'élaboration de projets de routes ou de chemins de fer. Sur ce point il faut féliciter les promoteurs de la ligne du Gornergrat; ils l'ont en effet établie avec un minimum de travaux d'art et presque partout le tracé épouse le coteau; tous les murs de soutènement sont en pierres sèches prises sur place, donc dans la tonalité de la région. Aussi la ligne ne se fait-elle pas remarquer d'une façon choquante.

Il s'agissait de relier par chemin de fer le village de Zermatt (1604 m d'altitude) à une station projetée près du belvédère du Gornergrat (à environ 3000 m d'altitude). A Zermatt la gare fut placée en face de celle de la compagnie du Viège-Zermatt. On n'avait pas encore la fièvre de la vitesse, et cette décision ne provoqua pas de réclamations. Aujourd'hui on chercherait à établir une seule station pour les deux chemins de fer. En créant une jonction des deux réseaux dans une gare commune, on eût dispensé les voyageurs venant de Viège des ennuis du transbordement, comme cela se fait pour le Glacier-Express qui relie Zermatt à St-Moritz.

La dernière station avait été établie au kilomètre 9,022 à l'altitude de 3018 mètres. L'endroit n'était pas mal choisi, mais les voyageurs désirant gagner le sommet pour admirer le panorama devaient faire encore à pied près de 300 mètres avec une différence de niveau de 118 mètres. Or, à cette altitude de plus de 3000 m, ce court trajet requiert un certain effort; c'est pourquoi la compagnie se décida à pousser la ligne jusqu'au km 9,350 à 3089 m d'altitude, où fut construite une nouvelle gare toute en maçonnerie. L'opération fut terminée en 1909.



Entre les deux stations extrêmes, le profil en long de la ligne a été établi en tenant compte de deux points forcés : soit les passages des deux rivières, la Viège et le Findelenbach. La Viège, peu après le départ de Zermatt, au km 0,345, a été franchie grâce à un pont métallique à treillis avec tablier inférieur de 24 mètres de portée. Le pont du Findelenbach est également métallique à trois travées de 28 mètres ; les deux extrémités reposent sur des culées en maçonnerie, tandis qu'au tiers et aux deux-tiers de l'ouverture les poutres s'appuient sur de hautes piles en maçonnerie. Grâce au système « Cantilever » il ne fut pas nécessaire d'établir un échafaud coûteux pour la travée centrale située à cinquante mètres au-dessus du torrent. Les poutres principales posées sur les échafauds des deux travées extrêmes purent être prolongées en porte à faux et se rejoindre au milieu du pont au moyen d'une petite travée indépendante. Une fois l'ossature mise en place, on procéda à l'assemblage complet et au rivetage de toutes les pièces de ce grand ouvrage. Si l'on a construit les deux ponts en fer, c'est sans doute pour des raisons de transport et de montage, donc en réalité de prix.

Les pentes de la ligne ont été imposées par le passage du Findelenbach. De Zermatt au pont, la pente est uniforme de 124‰ tandis que sur le reste du tracé il a fallu prévoir la pente maximum, admise à 200‰. On peut se rendre compte de l'importance des rampes puisque celles-ci représentent le 97,3 % de la ligne entière, le 2,7 % seulement étant en palier. Les stations intermédiaires sont au nombre de cinq, dont deux desservies par un agent : Riffelalp et Riffelberg, avec voies de garage et d'évitement, et les trois autres, Findelenbach, Riffelboden et Rotenboden, à considérer plutôt comme des haltes avec voies d'évitement pour faciliter les reports de croisements. Au droit de ces stations et haltes la pente a été légèrement réduite.

À part les deux ponts cités plus haut, comme ouvrages d'art datant de l'origine de la ligne, on peut signaler encore quatre petits tunnels rectilignes, ne totalisant que 168 mètres de longueur et un cinquième, hélicoïdal, de 171 mètres de longueur. L'ensemble des tunnels ne représente que le 3,6 % de la longueur de la ligne : celle-ci mérite donc d'être nommée la plus haute ligne à ciel ouvert de l'Europe. Pour gravir de telles pentes, une ligne à adhérence ne suffisait pas. Il fallut compléter la voie de deux lames de crémaillère sur toute la longueur,



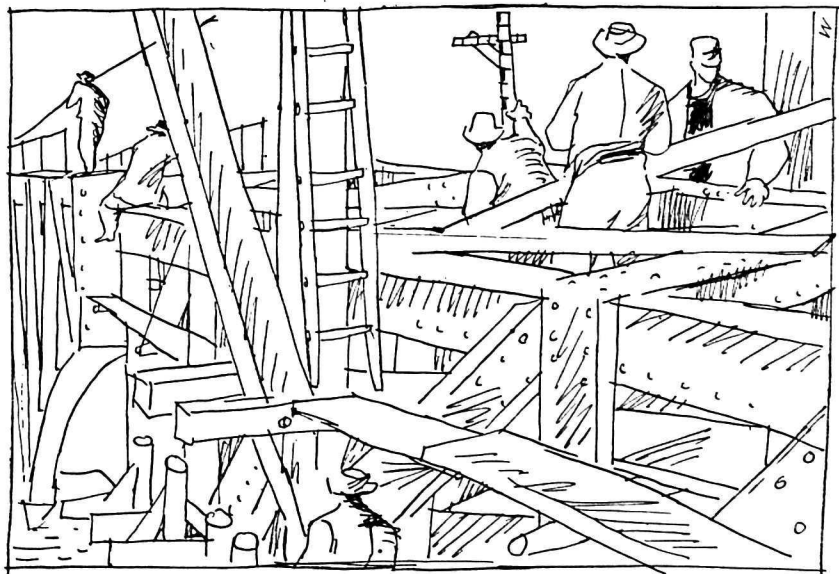
et l'on adopta le système Abt qui avait fait ses preuves sur plusieurs tronçons de la ligne Viège-Zermatt en exploitation depuis 1891. Pour faciliter la pose de ces lames, on utilisa les traverses métalliques sur lesquelles reposent les rails (à un mètre d'écartement). La superstructure a donné toute satisfaction durant les cinquante ans d'exploitation. Les promoteurs de la ligne du Gornergrat furent aussi des pionniers de l'électrification. Ils obtinrent la concession hydraulique del a partie inférieure du Findelenbach sur 200 mètres de hauteur, dont on n'utilise qu'une chute de 107 mètres, et construisirent leur propre centrale électrique. Le Gornergrat fut donc la première ligne entièrement à crémaillère à adopter le système de traction électrique. A côté d'autres avantages techniques, ce genre de traction permettait de tenir les fenêtres constamment ouvertes sans s'exposer aux désagréments de la fumée tout en assurant une marche régulière des trains, même dans les fortes pentes.

Au début, la compagnie commanda trois locomotives qui entrèrent en service dès 1898. En 1902 une quatrième et en 1930 une cinquième s'avérèrent nécessaires vu l'augmentation du trafic. Ces machines sont équipées de deux moteurs triphasés agissant au moyen d'engrenages indépendants sur deux roues dentées motrices engrenant sur la crémaillère Abt.

Comme freins, deux freins à mains agissant sur des tambours fixés aux roues dentées motrices, plus un frein électrique dit automatique, c'est-à-dire se déclanchant à tout dépassement de la vitesse prescrite. Ce frein peut être aussi déclanché par le personnel.

A ce propos il sied de signaler un des grands avantages du courant triphasé utilisé pour la traction. Celui-ci ne permet de circuler qu'à une seule vitesse. L'impossibilité de varier l'allure serait un inconvénient pour une ligne de plaine; mais pour un chemin de fer à forte pente continue, il n'en est pas ainsi; au contraire, le fait que le conducteur ne peut accélérer la marche est un élément de sécurité.

La construction d'une ligne à ciel ouvert à 3000 m d'altitude étant une entreprise nouvelle qui ne pouvait s'appuyer sur des expériences antérieures, il est permis d'admirer la rapidité et la sûreté avec lesquelles elle fut conduite. La brièveté de la saison «ouvrable» obligeait à multiplier les points d'attaque, à déplacer rapidement les chantiers,



à se parer contre les risques de l'hiver. Une étude attentive de ces conjonctures spéciales permit de tenir le programme sans accroc et sans retard sensible. Seuls les effets inattendus de l'altitude sur la santé et sur le rendement des équipes causèrent quelque trouble dans le dispositif de travail. L'air raréfié des 3000 mètres réduisait la capacité d'effort des ouvriers, le séjour prolongé à cette hauteur affectait leur résistance au point que le personnel des tronçons supérieurs dut être fréquemment envoyé en congé de repos.

L'exploitation de la ligne ouverte le 20 août 1898 n'était prévue que pour la saison d'été (du 1^{er} juin au 30 septembre) et les installations avaient été établies en conséquence: la centrale électrique n'avait à l'origine que trois groupes correspondant aux trois compositions de train. Tous les bâtiments étaient en bois, quelques-uns même sans possibilité de chauffage, puisqu'ils n'étaient utilisées que durant la saison d'été.

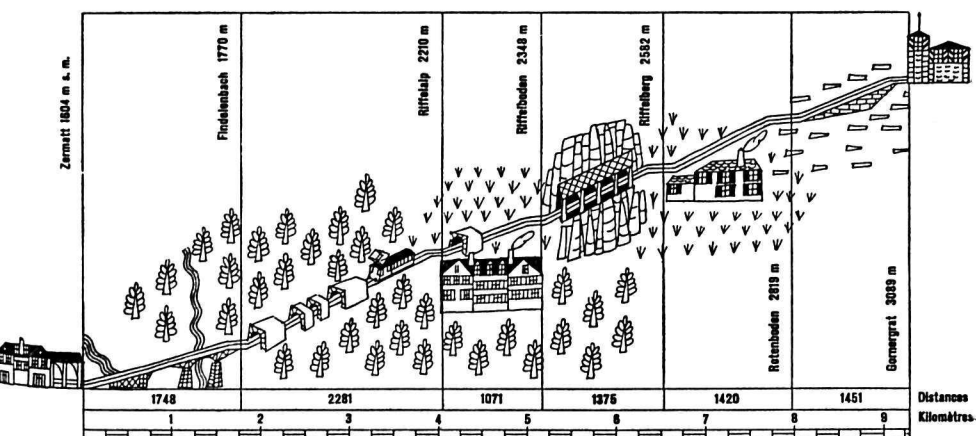
Il en était de même du dépôt et de la remise du matériel roulant. L'atelier très modeste ne pouvait être utilisé que par deux ou trois agents en hiver, ceux-ci se bornant à faire la revision de très petites pièces. Tout le reste du personnel était licencié durant les mois de chômage du trafic.

Le service d'hiver entraîna d'importantes modifications à ces installations.

C'est en 1928 que se place la première tentative de circuler en hiver entre Zermatt et Riffelalp, soit du 25 décembre 1928 au 11 février 1929. Elle fut renouvelée les hivers suivants, mais jusqu'à Riffelboden, pour une durée plus étendue, soit jusqu'en mars et même en avril. Pour circuler plus haut jusqu'à Riffelberg, voire au Gornergrat, il s'agissait de mettre la ligne à l'abri des glissements de neige à Riffelbord au moyen d'une galerie fermée de 800 mètres de longueur. Grâce à une construction très simple, en grande partie en bois, on obtint le résultat voulu pour la protection de la ligne. Un système de planches mobiles côté vallée permit de récupérer en été la vue splendide de ce parcours. La construction, commencée en 1939, fut entravée par la guerre, et c'est à partir de l'hiver 1940/1941 seulement que la circulation fut régulièrement assurée jusqu'à Riffelberg. Après des essais concluants, l'on put établir un horaire hivernal complet jusqu'au Gornergrat, réserve faite des intempéries. Pour tenir la ligne ouverte, tout spécialement sur le tronçon Riffelberg-Gornergrat, un chasse-neige électrique de grande puissance fut commandé et mis en service dès 1944.

Dès 1930, des changements furent aussi apportés aux voitures, spécialement en vue de la mauvaise saison : suppression des petits com-

Profil en long



partiments avec entrées latérales, remplacés par un couloir central et de larges et hautes fenêtres, toutes les voitures avec chauffage et éclairage électriques.

A la centrale électrique également, diverses transformations s'imposèrent. En effet, pour assurer le service d'hiver avec des pointes assez hautes aux jours d'affluence, la puissance disponible était tout à fait insuffisante, vu le faible étiage du torrent en cette saison. Le courant adopté était du triphasé avec quarante périodes. Il fallait d'abord modifier cette périodicité et la porter à cinquante, d'où les changements de rapports d'engrenage aux locomotives et la petite augmentation de vitesse obtenue déjà en 1930 (de 7,2 km/h à 8,5 km/h). Les trois groupes de la centrale furent modernisés et un quatrième avec une génératrice de chaque côté de la turbine fut installé en même temps comme groupe transformateur: une des génératrices livre du courant (monophasé seize et deux tiers périodes), l'autre du triphasé cinquante périodes. Depuis l'électrification du Viège-Zermatt, la liaison des courants s'opère avec cette compagnie, qui absorbe celui dont le chemin de fer du Gornergrat n'a pas emploi. Si le Viège-Zermatt n'en a pas usage, le courant passe alors aux CFF. Inversement, en cas d'insuffisance à la centrale de Findelenbach, les CFF livrent du courant au Gornergrat par l'intermédiaire du Viège-Zermatt et du groupe transformateur.

Une liaison a également été établie entre la centrale de Findelenbach et celle de la Commune de Zermatt sur le Trift. Les deux usines ont ainsi la possibilité de se prêter secours en cas de besoin.

Les bâtiments en bois ont été rénovés ou partiellement reconstruits, en particulier ceux des stations de Zermatt et de Riffelberg. L'ancien dépôt a été remplacé par un grand bâtiment en maçonnerie, comprenant un atelier spacieux, complètement équipé de machines-outils et fosses chauffées électriquement, une grande remise à voiture, un appartement et des dépendances.

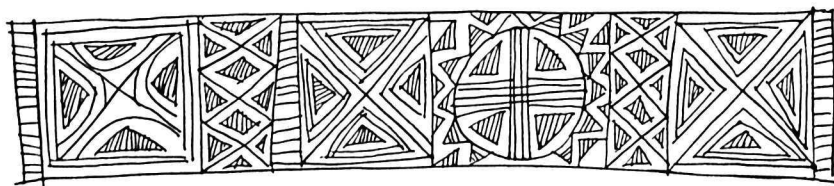
Enfin, dès 1947, l'on a mis en service deux automotrices tout spécialement pour les transports d'hiver et les doublages d'été. Ces voitures à larges baies avec trois portes latérales d'un seul côté, verrouillées et à suspension moderne, peuvent transporter cent personnes avec leurs skis à une vitesse constante de 14,5 km/h, couvrant en 40 minutes le parcours de Zermatt au Gornergrat (contre 70 minutes



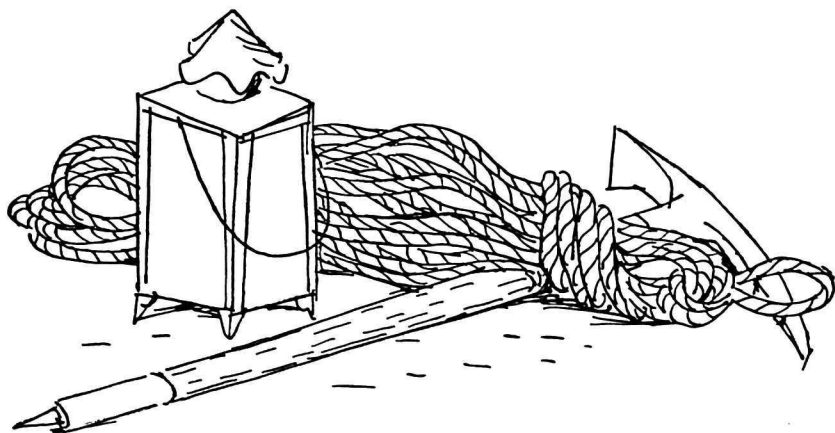


avec les anciennes locomotives, soit une économie de temps de 30 minutes ou de 43 %). Ces automotrices ont également une cabine de commande à chaque extrémité, le conducteur observe donc admirablement la voie devant lui et peu en cas d'alerte bloquer son véhicule en un temps extrêmement court.

Les promoteurs du chemin de fer du Gornergrat ne se doutaient guère qu'un jour les trains circuleraient sans interruption de la mi-décembre au début d'octobre ni que la centrale électrique manquerait d'eau pour le trafic ordinaire d'hiver et devrait faire appel à l'énergie produite dans la vallée du Rhône! Cela personne ne peut le leur reprocher. Il faut, au contraire, les féliciter et leur rendre hommage d'avoir conditionné leurs installations de telle manière que l'on a pu sans trop de peine ni de frais passer du régime saisonnier d'été à une exploitation prolongée d'hiver, de printemps et d'été.



Alpinisme et Sport



Fritz Erb

Alpinisme et Gornergrat, ces mots s'entendent sans autre. Sport et Gornergrat est déjà plus risqué. Sport et Chemin de fer du Gornergrat rimerait déjà mieux. Mais Alpinisme et Sport? Voilà une association bien osée, discutable au moins, et nettement répudiée par les gens de la partie. Essayons alors du trinôme Alpinisme-Sport-Chemin de fer. Là les rapports ne manquent pas. Que de souvenirs d'ascensions vous reviennent dès qu'on parle du Gornergrat et de ses trains! Et encore. Alpinisme demande ici réflexion, tandis que Sport, le mariage du grand sport et du chemin de fer, ça c'est un fait, une expérience vécue, l'actualité, la jeunesse... Enfin, voyons!

*

Certes il y aurait du paradoxe à prétendre que le Gornergrat a jamais occupé dans l'alpinisme une place comparable à celle de son orgueilleux voisin le Cervin. Alpinisme parler, l'éminence du Gornergrat mérite-t-elle même le titre de but d'ascension, de sommet? A cela près qu'à l'époque classique de l'alpinisme les fils des riches Anglais qui aspiraient à égaler les exploits de leurs papas faisaient leur apprentissage de varappe sur les flancs du Riffelhorn, un contrefort

du Gornergrat, la montagne elle-même a-t-elle jamais compté aux yeux des alpinistes? Et pourtant . . .

Combien de voyageurs montés de la plaine et placés pour la première fois devant la révélation de ce monde féérique de neiges et de glaces, ont éprouvé là-haut, j'en suis certain, l'intime transformation dont je fus moi-même l'objet! Jeune alors, et dévoré d'une passion d'alpinisme insatisfaite, voilà trente ans que j'abordai pour la première fois Zermatt et ses montagnes. J'avais de bonnes raisons pour flamber d'enthousiasme, car je venais de recevoir de mon chef la mission de diriger des patrouilles dans la région de Zermatt. Non plus de banales patrouilles à travers bois et champs, mais de vraies explorations en haute montagne. Comme buts, les sommets-frontière et les cols glaciaires donnant sur l'Italie. Mon plein de bonheur, quoi! Bouillant d'impatience, je ne pouvais attendre l'instant où le train du Gornergrat se mettrait en marche, car je me proposais de prendre là-haut une vue d'ensemble sur le terrain auquel j'allais, les jours suivants, me consacrer corps et âme.

Au sommet il m'advint ce qui était sans doute advenu à des milliers de gens avant moi dans le premier effarement où vous jette l'éperdue majesté du spectacle: je sentis s'opérer en moi une sorte de transformation qu'il est bien difficile de rendre avec des mots. Le bouillant patrouilleur se trouva soudain converti en un modeste admirateur de la nature. Adieu le militaire, ordres, pas cadencé, rapports, etc. Bonsoir les ambitions sportives et tactiques. Il n'était plus qu'un œil, qu'un cœur, qu'une âme réceptive. Et une voix intérieure me disait: „Mon bonhomme, sois heureux et reconnaissant au Créateur qui te permet de contempler et de t'approprier ces merveilles!“

Si l'on peut d'un seul coup se convertir à la religion des Alpes, se grandir le cœur à l'échelle de l'auguste beauté et de la rayonnante pureté des montagnes, cet instant a sonné sûrement pour moi alors qu'enveloppé de ces torrents de glace j'essayais en vain de rassembler mes esprits et de remettre l'ordre dans le désarroi de mes émotions.

Est-ce bien vrai? Se peut-il que d'une montagne qui ne se distingue en rien, ni par l'altitude, ni par la forme, ni par la difficulté des accès, vous vous sentiez saisi du saint frisson de l'alpinisme mieux que d'un pic de quatre mille? Ou bien ai-je été ce jour-là le jouet d'une sensibilité insolite, d'une impressionnabilité anormale? J'en doute fort,

car, je le sais, d'autres sont venus ici cent ans avant moi qui, en posant le pied pour la première fois sur ce faite, ont connu le même miracle.

Le Cervin géant hypnotise les hommes comme la flamme de bougie les papillons de nuit. Plusieurs y ont laissé la vie. On ne l'approche pas sans une sorte de fièvre et d'effroi. Cela aussi est un côté de l'alpinisme, le côté dynamique ou, si l'on veut, dramatique. Du Gornergrat, placé à bonne distance du Monstre et de ses acolytes, l'éloignement amortissant le choc psychique, vous découvrez un aspect de l'alpinisme plus aimable, tout amour et ferveur. C'est là que j'aperçois la fonction propre qui revient au Gornergrat dans l'alpinisme, et qu'il conservera toujours : celle de médiateur, d'initiateur, qui suscite en vous le désir de pénétrer ce monde éclatant à la fois si proche et pourtant idéalisé par le lointain. Que l'on y monte à pied — l'espèce des piétons n'est pas encore perdue — ou bien à dos de mulet comme au bon vieux temps, ou bien dans les wagons-vérandas du chemin de fer, chaque fois qu'on touche au sommet le même effet psychologique se répète. Celui qui ne le ressentirait pas, qui ne verrait là-haut que neiges, glaces et rochers sans éprouver le frisson sacré, je dis qu'il est à plaindre et résolument bouché à la splendeur du monde alpin. Qu'on appelle comme on voudra ce solennel colloque entre l'homme et la cime, alpinisme contemplatif ou passif, pour le distinguer de l'alpinisme actif, il reste que sur aucun sommet de mon pays je n'ai ressenti à ce point l'allégresse de l'altitude, la bienheureuse communion avec la montagne, teintée d'une légère envie. Au demeurant la position géographique du Gornergrat explique bien ce phénomène. On s'y trouve saisi et transporté à la fois, par ces premiers plans de commencement du monde et par la grandeur mythique et la divine majesté des cimes.

En ces instants d'intense recueillement, combien d'alpinistes hésitants ont senti naître en eux la vocation de l'alpinisme actif ! Et combien, en touchant à cette terrasse élue, y ont reçu pour la première fois la révélation de la nature alpestre !

La vue de deux douzaines de „quatre-mille“ parés de toutes les séductions est bien faite pour vous inspirer d'innombrables plans d'ascensions. Car l'on peut dire que le livre des Alpes s'ouvre ici à sa plus belle page. Rien d'étonnant, par conséquent, si au tournant du siècle



le génie technique et l'idéalisme se sont mis d'accord pour tirer un rail et une crémaillère jusqu'ici. C'était répondre à un besoin sans profaner le sanctuaire alpin. En vulgarisant l'accès du Gornergrat, a-t-on rien enlevé à l'alpinisme? Certes non. Il lui reste toujours assez de sommets à gravir. Assurément je ne défendrais pas toutes les lignes de montagne qui ont vu le jour à cette époque de fureur ferroviaire. Mais s'il en est une qui fût bien justifiée, c'était celle du Gornergrat, car, alpinisme parler, elle est mieux faite qu'aucune autre qu'on sache pour gagner des amis aux Alpes.

Après l'alpiniste est venu le sportif. D'abord une sorte de personnage préhistorique, plutôt falot pour notre goût moderne. Avec son allure pépère sur la neige, que deux longues lattes attachées aux pieds lui permettaient d'accélérer crescendo à la descente, il faisait encore plus figure d'alpiniste que de sportif. Au reste, son but était bien l'ascension. A la faveur de ses planchettes qui l'empêchaient d'enfoncer dans la haute neige — cet engin nommé skis, dont la Suisse possédait déjà quelques échantillons dans les années quatre-vingt — le skieur primitif n'entendait pas faire du sport, mais gagner les sommets. On avait déjà fait de grandes ascensions d'hiver sans lui, mais au prix de quelles peines! Et d'aucuns continuèrent d'en faire sans

lui, estimant que ces planchettes bouscullaient l'orthodoxie alpiniste. Toutefois les succès des Paulcke, Helbling, Iseli et consorts eurent bientôt raison des adversaires du ski. Pour qui connaissait le Mont-Rose, les vastes névés et glaciers qui couvrent le versant nord de leur gigantesque draperie étaient tout indiqués pour employer les lattes.



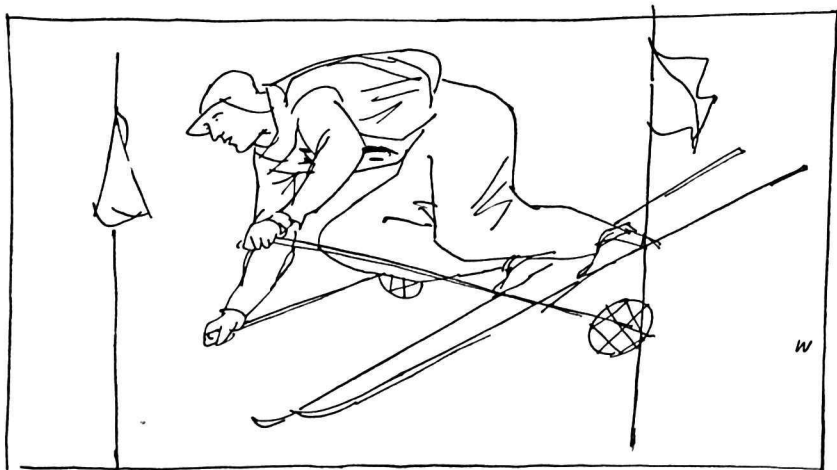
Où trouver une configuration plus propice? Une fois passés les premiers escarpements relativement bénins qui encaissent la vallée, on atteignait pour ainsi dire sans fatigue les crêtes et sommets jusque dans les 4500 mètres pour se laisser glisser ensuite mollement, des heures durant, vers le fond de la vallée. La longue échine du Gornergrat s'avérait ainsi un chemin commode pour rallier la zone des glaciers, encore que le Riffelbord présentât de sérieux dangers d'avalanche.

Sous le coup de diverses expériences fâcheuses, les alpinistes skieurs prirent l'habitude de remettre leurs entreprises à l'arrière-saison, car au gros de l'hiver l'altitude connaît parfois des froids sibériens comme ceux qui en 1890 forcèrent Paulcke et Helbling de battre en retraite au Mont-Rose. En outre, les crevasses sont en général mal bouchées, et la neige continuellement chassée par les vents,

alors qu'en ce moment de la saison, dans les Préalpes, règne un bon air de foehn qui fait du ski un vrai plaisir.

L'utilité du ski ayant été bien démontrée pour l'alpinisme d'hiver dans certaines limites et au prix des précautions d'usage pour la marche sur glacier et contre les avalanches en plaques, il fallait du nouveau. C'est alors que la jeunesse commença de s'emballer pour le ski en tant qu'engin de sport. L'attrait du jeu ne pouvait être ni la marche à plat, ni la montée . . . C'était donc la descente pour la descente. Découverte sensationnelle. On venait d'inventer une nouvelle machine à frissons. Toute la terminologie du ski s'en trouva transformée, et dès lors il ne fut plus question que de vitesse. Il est évident que l'ivresse d'une vitesse qu'on engendre soi-même, qu'on maîtrise et règle à sa guise, avait de quoi ravir les jeunes gens.

Mais nulle part l'évolution ne fut à la fois plus retenue et radicale qu'à Zermatt et au Gornergrat. La transition de l'alpinisme au sport peut s'y suivre pas à pas. D'abord Zermatt se doute à peine de l'importance de la partie qui se joue et du rôle qu'il est appelé à prendre dans le ski nouveau style. Bien entendu on ne pressent pas davantage celui qui sera dévolu tantôt à la ligne du Gornergrat, qu'une intuition vraiment prophétique a placée là au cœur de l'un des plus beaux stades de ski du continent. Car à l'époque où la ligne se construisait, qui pouvait se douter que le Gornergrat deviendrait une piste de descente, et le Riffelbord une galerie paravalanche?



Sans la ligne, il est clair que le ski eût mis bien plus de temps à découvrir là haut son terrain d'élection et la foule des skieurs à prendre le chemin du Riffel. Mais la ligne étant là, comme un trait d'union en puissance entre une base hôtelière et une montagne comme faite exprès pour le ski, le naturel développement du sport aidé de quelques impulsions énergiques fit le reste, et l'heure vint où le Gornergrat, Riffelberg, Riffelalp se virent naturellement promus comme le nouvel Eldorado des lattes.

Quand voilà vingt-quatre ans je montai pour la première fois de Viège à Zermatt sur mes skis pour diriger l'entraînement d'une patrouille olympique, personne encore ne se souciait du Gornergrat. Nos tours d'entraînement nous conduisaient au Lac Noir, au Blauherd. En fait de skieurs on ne voyait à Zermatt que les gens du village, qui s'étaient fait une réputation de patrouilleurs et de coureurs de fond. L'étape décisive du lancement du Gornergrat débuta par la mise en service du Viège-Zermatt pendant l'hiver, puis par l'organisation corollaire des premiers trains de skieurs pour Riffelalp en 1928. Les Courses suisses de ski, en 1932, n'auraient pu se disputer à Zermatt si les trains du Gornergrat ne s'étaient mis à la disposition du sport. Mais dès lors le progrès ne s'arrêta plus. La piste de classe Riffelboden-Winkelmatten avait fait brillamment ses preuves. Un seul obstacle restait à franchir plus haut: le Riffelbord et ses terribles dangers d'avalanche. M'ont-ils fait assez transpirer, ces dangers, certain jour de mai 1936, jusqu'à ce que j'aie vu ma longue colonne par un, ses deux guides en tête, sortir du périlleux passage et doubler le petit nez de roc protecteur à la hauteur de Riffelberg! Mais pour ce mauvais pas, quelles compensations ne trouvâmes-nous pas toute une inoubliable semaine en parcourant ces hauteurs merveilleuses, qu'on peut vraiment nommer le „toit de la Suisse"! Jamais je n'ai mieux senti que là combien l'alpinisme et le sport sont faits pour se compléter l'un l'autre.

D'ailleurs le Riffelbord trouva bientôt son maître. Une première solution, guère satisfaisante: une piste assez exposée sur le toit de la galerie du chemin de fer, fit place en l'hiver 1941/42 à une piste plus sûre et confortable au pied de la galerie côté vallée. Entreprise audacieuse qui trouva son couronnement en pleines années de guerre. En vue des développements ultérieurs la compagnie acquit encore



Wirth



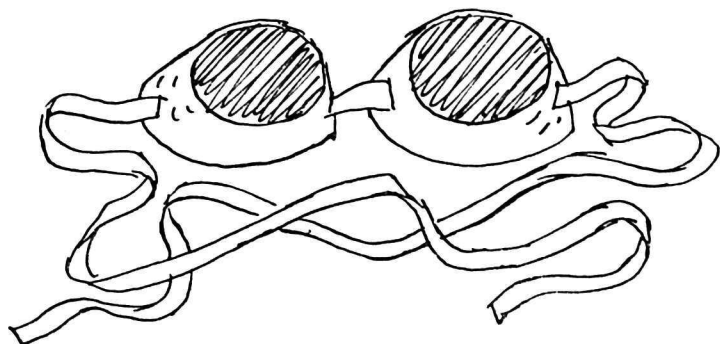
entre temps des automotrices plus puissantes qui abrègent sensiblement la durée du parcours, en sorte que l'on peut dire aujourd'hui que le Gornergrat répond à toutes les exigences.

En voyant se presser sur ses pentes la légion bariolée des skieurs, éphèbes dégourdis aux tailles minces, femmes et jeunes filles durcies par le sport, presque un peu trop masculines, qui n'ont qu'une idée en tête: dévaler la montagne en trombe, un esprit posé peut se demander si cette chasse perpétuelle, cette fringale de victoires et de records ne consacrent pas la dépoétisation de l'idylle hivernale. Scrupules respectables, mais n'est-il pas dans l'essence même du sport et particulièrement du ski de piste de pousser à la performance? Et n'est-ce pas là la loi de la jeunesse? Laissons la faire; le sport est sa soupape de sûreté. Songeons que le pistard, à l'instant qu'il déclanche son chronographe au start, s'apprête à fournir un effort qui réclame de son homme une bonne dose de courage, de capacité technique et de souplesse corporelle, qui sont les qualités mêmes que nous nous efforçons d'inculquer à la génération montante. Au surplus, pourquoi le skieur resterait-il par définition indifférent aux beautés de la nature hivernale? Si, au moment d'accomplir sa prouesse, la qualité de la neige l'intéresse évidemment plus que la majesté des cimes attendons quelques années, c'est lui que nous retrouverons un jour au sommet du Gornergrat perdu dans la contemplation du Mont-Rose et de ses descentes admirables, converti cette fois à l'alpinisme d'hiver.

*

Alpinisme et Sport, doit-on féliciter la ligne jubilaire de cette double conquête? Certes je le crois. Cette conjonction est dans l'ordre de l'évolution du temps. Pouvait-on l'arrêter? A quoi rimerait de chercher querelle au progrès qui entraîne toute l'activité humaine? La roue du temps ne tourne jamais à rebours. Le sport forme présentement une pièce essentielle de la vie économique et du tourisme, à l'égal de l'alpinisme. L'un et l'autre peuvent coexister étant aussi justifiés l'un que l'autre. Peut-être l'alpinisme est-il plus durable, plus proche de la nature, plus riche de tradition, moins sujet aux caprices de la mode. Le sport respire davantage l'allégresse de la jeunesse, il libère le trop-plein de sa vitalité, il forme aussi le meilleur

antidote aux méfaits évidents d'une vie trépidante et d'une lutte pour l'existence où notre machine se surmène. Contre cette implacable usure de l'organisme notre défense est dans ces jours de relâche, de vacances, que nous dérobons au labeur pour refaire nos forces. Or la science nous apprend que physiquement et moralement les vacances d'hiver comptent double. Enfin et surtout, alpinisme et sport, ascensions d'été et ski d'hiver ne sont plus aujourd'hui l'apanage d'une classe bien dotée, mais un droit naturel pour quiconque travaille. Et cette constatation ne vient-elle pas bien à sa place au moment où le Chemin de fer du Gornergrat peut mesurer la part louable qu'il a prise au rayonnement de l'alpinisme et du sport?



Le génie du lieu

Paul Budry

Depuis le jour où le rebouteux Lauber ouvrit son «bon loge a pied et a chwall» à trois lits, où Juste et Caroline Olivier vinrent s'endormir un soir d'été en faisant des vers, Zermatt a vu passer à peu près tout ce qui, par le monde, souffre du beau mal de poésie. Et sans doute l'Ange noir du Cervin n'a-t-il pas fini d'entendre les soupirs de l'extase s'exhaler à ses pieds. En litière, à mulet, en chaises à deux roues, puis au ronron des crémaillères, les premiers en pantalon de nankin et canotier à voile, les derniers en «fuseaux» claquant sur la saignée du genou et casquette de jockeys des neiges, ils sont venus s'exalter à cette communion de l'altitude, dans laquelle il entre tant de choses et portées à un si rare degré de puissance que l'esprit renonce à les dénombrer et préfère s'abîmer en une délectation confuse, pour laquelle il inventa ce mot sans fond: beauté. Sentiment de toucher à l'un des bouts du monde et de l'histoire, au delà de quoi s'approfondit l'espace mystique exempt de mesures et de temps; de remonter le cours de la Création jusqu'au deuxième jour, où, devant que la vie des êtres fût née, s'opérait le furieux partage du fluide et du solide. Sentiment de la totale pérégrinité de l'homme en face d'un monde où plus rien ne parle de lui, où l'on croit assister aux jeux réservés du Demiurge. Flagrant délit d'un essai de planète. Mort absolue puisqu'aucune vie n'y respire, ou Vie totale puisque rien n'y peut plus mourir. Solitude qui se pense elle-même. Sur cette divine folie l'homme jette un regard apeuré et ravi sans trouver dans son vocabulaire les termes qui traduiraient ce discours hermétique. De là que la littérature où ces touristes en nankin ou en «fuseaux» ont déversé leurs émotions, eussent-ils du génie comme Ruskin ou Michelet, paraît si vague et asthmatique. L'épithète et la métaphore ne passent pas la limite des gazons. Les neiges éternelles restent une page blanche. Incapable d'égaliser son objet, faute d'une langue qui serait assez inhumaine pour peindre cette espèce de gésine cosmique, désespérant d'embrasser la grandeur, l'écrivain se rabat sur la petitesse inverse de l'homme, et

moralise sur l'affrontement de la glaciale éternité des cimes et de la brièveté de nos jours... Que de tonnes de ces réflexions mélancoliques le torrent du Gorner n'a-t-il point emportées vers toutes les librairies du monde! Car le mot de J.V. Widmann sur le Cervin, «ce nez qui, s'il s'avisait d'éternuer, s'entendrait jusqu'à Berne», est plus vrai qu'il ne semble: le Cervin a positivement enrhumé la littérature. Quelle anthologie ne tirerait-on pas de ce qui s'est écrit sur Zermatt? Si personne ne l'a faite, c'est qu'au bout du compte cette anthologie serait ennuyeuse. On y sentirait bien à chaque page le curieux état



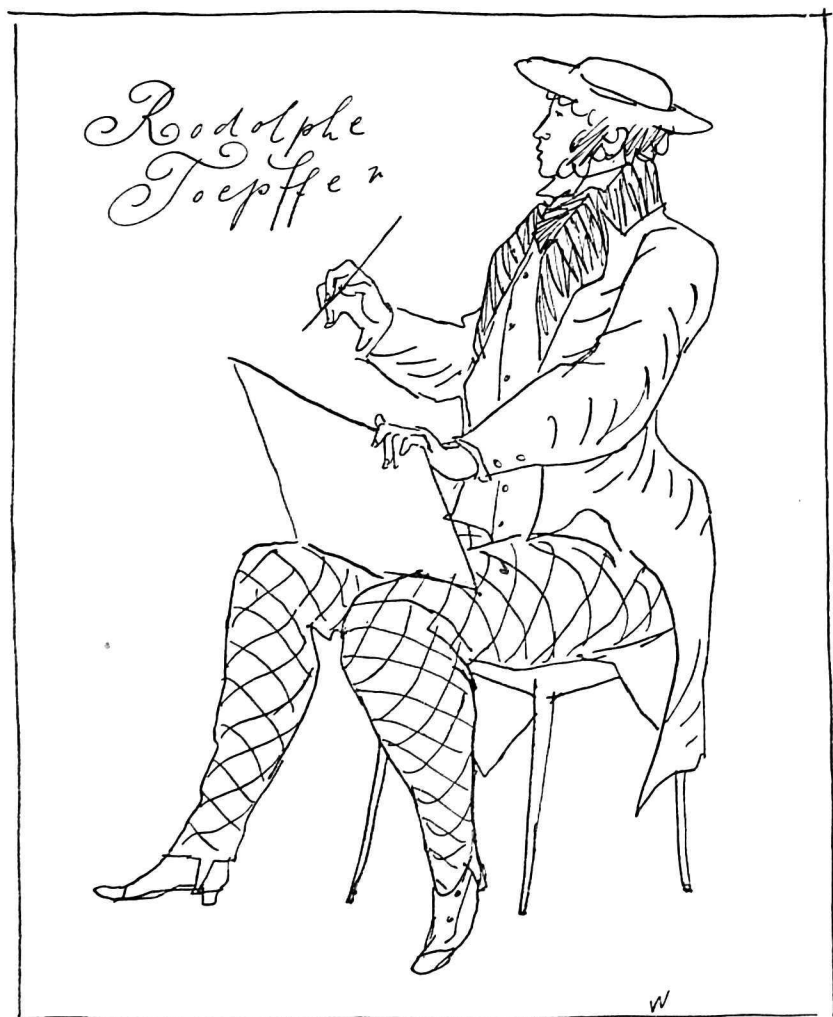
Théophile Gautier

d'âme prophétique où vous jette le spectacle des cimes, l'appel au Verbe, l'aspiration à proclamer le mystère sublime, mais «ce n'est jamais ça». Le belvédère du Gornergrat a vu se presser les prophètes, mais des prophètes sans message. Toujours le dernier mot leur

échappe; peut-être ce dernier mot est-il, après tout, la prière. J'en sais plusieurs pour qui les cimes sont ainsi de resplendissants oratoires, mais ceux-là ne l'écrivent guère.

Le français est trop rationnel et concret, l'allemand trop sentimental et métaphysique pour rendre proprement le panthéisme alpestre: l'un s'arrête à la peinture et à la leçon des choses, l'autre se perd aux mignardises du cœur ou aux nuées de la *Weltanschauung*. Le fameux lever de lune sur Riffelalp de Théophile Gautier est un pensum bien balancé écrit de la fenêtre. Rodolphe Toepffer, le Jean-Baptiste de la peinture alpestre, trouve pour peindre le Cervin un pathos indigent: «Cette effroyable pyramide qui ici s'élance, reine et isolée, de dessus les dômes argentés de la grande chaîne pour aller défier la tempête jusqu'au plus haut des airs... tandis qu'en bas le glacier de Zermatt, plus flexible qu'un collier s'en vient porter jusqu'aux premiers herbages le flot nacré de ses onduleux replis...» Veut-il colorer le tableau dans les *Nouveaux voyages en zig-zag*, il fait du Cervin un Arlequin pailleté à tablier blanc: «Quelle hardiesse inconnue dans l'effort ramassé de ce torse immense, et que les saphirs, que les diamants des hommes sont pauvres de facettes, de couleurs et d'éclat, en comparaison des puretés, des scintillements, des diaphanes fraîcheurs, des métalliques reflets dont le pic est tout entier paré. Noyée dans la lumière, sa cime sans tache reluit doucement au plus lointain des profondeurs éthérées; ses épaules tourmentées, ses flancs sillonnés se dessinent en muscles nerveux; puis, semblable à une robe blanche, qui, simple de plis et somptueuse de broderies, tombe noblement de la ceinture pour flotter avec grâce sur les carreaux du parvis, à mi-hauteur du géant, la glace...» Encore moins inspiré, Emile Javelle, l'évangéliste du piolet, quand il se mêle de peindre: «C'est une pyramide, une pyramide simple... Nu, sombre, sauvage, il s'élève en roi; l'espace est à lui, et sa cime orgueilleuse se perd dans le sombre azur». Des comparaisons, des hyperboles pour expliquer la curiosité et l'effroi, mais aucune méthode sérieuse pour s'expliquer l'irrésistible attraction qui nous entraîne vers les cimes comme vers le pôle espéré de notre vie secrète, vers des autels de grâce et de santé. Ils nous montrent bien l'homme devant l'événement, il resterait à le montrer dedans. Le Cervin, «rocher de fardeaux et d'épaules», selon le mot profond de Paul Eluard, attend encore son Georges Bachelard, son philosophe du *complexe d'Atlas*.

Dans le livre nourri qu'il a tiré d'un long commerce avec la contrée, Théodore Wundt, l'auteur de *Zermatt et ses montagnes*, s'en est bien approché quand il montre qu'un même dynamisme d'écrasement et de redressement, de gravitation et de lévitation régit les formes de la cime et les mouvements de l'âme, et que l'âme et la cime communient dans un vœu d'héroïsme. Mais il s'arrête aux analogies esthétiques, il n'ose dire le dernier mot: c'est que les éléments se rêvent eux-mêmes dans notre inconscient, et que, si les cimes nous parlent si fort, c'est qu'elles sont pétries de nos songes. Elles sont les mythes de notre vie secrète. Mais assez là-dessus. A la philosophie des cimes, l'alpinisme donne une réponse plus simple: il y grimpe. A l'héroïsme poétique il préfère l'héroïsme pratique et conte volontiers ses prouesses. Des *Hours of exercitices* de Tyndall aux *Dernières ascensions du Cervin* de Galliardi en passant par l'ouvrage classique de Guido Rey, les récits d'escalades zermattoises forment une bibliothèque copieuse, mais spéciale, et sans ambition littéraire, dont l'intérêt dramatique et technique va baissant à mesure que la montagne va perdant son aiguillon d'épouvante, que les jeunes gens vous prennent le Cervin en se jouant par les faces et en spirale, et qu'on rencontre sur l'arête de Whymper des touristes à jambe de bois. Car rien ne pâlit si vite qu'un exploit dépassé. En somme, comme H. Høek, l'alpiniste-écrivain, le montre dans son *Zermatt*, le charme majeur de l'escalade, c'est que la Mort est régulièrement de la cordée, comme le «mort» dans le bridge. De là l'intérêt qui s'attache malgré tout aux détails de ces récits, aux malices du rocher, sautes du temps, bourrasques, pierres roulantes, manœuvres des hommes. C'est que tout est chargé d'un léger goût de mort. S'y ajoute-t-il d'aventure quelque intrigue ou quelque passion romanesque, cela donne alors ces histoires deux fois pathétiques de Charles Gos, *La Croix du Cervin*, *Notre-Dame des Neiges*, les *Tragédies alpestres*, où la cime semble parfois saisie d'une fièvre diabolique. Pareil au Cap Nord de Jules Verne aimantant les vaisseaux pour les détruire, le Cervin se dresse là magnétisant les destinées, les attirant dans sa vivante et glaciale toison qui les électrise et les tue. Ensorcelant et maléfique il guette comme le Sphinx de la Fatalité. Mais, si bien qu'il joue son personnage, le roman précisément le trahit en l'impliquant dans l'humaine aventure, en y ravalant ses mesures, comme on fait jouer les lions à l'écran. A mon goût, les Anglais sont les seuls qui l'aient ap-



proché avec la disposition convenable, qui l'aient admiré non point pour les effets dramatiques ou acrobatiques qu'ils en pouvaient tirer, mais pour lui-même, en respectant pour ainsi dire son incognito princier. Entre tous les Tyndall, Forbes, Coolidge, Yung, Flemwell et autres Anglo-saxons qui ont illustré Zermatt, sans omettre le gai Mark Twain qui tira d'une montée au Riffelberg une mémorable tartarinade,

deux noms culminent : Whymper et Ruskin, le grimpeur de rochers et l'accoucheur des pierres. Graveur sans génie de paysages pour magazines, brûlé d'une farouche passion pour les cimes, c'est au Cervin que Whymper a reçu le baptême de la grandeur, à la rhétorique implacable du roc qu'il a limé son style. Style sans fleurs et sans romantisme, nu, anguleux, préhensif, chef-d'œuvre de la poésie froide. Le prodigieux récit de sa « première », de la catastrophe, du mirage aux trois croix sur fond de sang qui paraît dans le ciel tandis que les quatre compagnons de cordée finissent de rouler à l'abîme, et, sous cette lugubre apothéose, la voix sanglotante du guide : « Sir, vous leur direz bien qu'ils ne nous ont pas payés », c'est là du Shakespeare à la glace. Bien différent Ruskin. Mystique de l'architecture, « cette prière du désordre vers l'ordre », il y voit la pensée même du Créateur, laquelle doit, par conséquent, se lire dans toutes les parcelles du monde, du microcosme du gravier au macrocosme de la cime. La pierre brute contient déjà, pour lui, les nombres sacrés de la cathédrale. Il rôde à l'entour du Cervin, s'efforçant d'en déchiffrer en détail la structure, de démêler la pensée esthétique du chaos, de styliser le sauvage, puis, notant ses découvertes dans un style attentif, gracieux, lilial si l'on peut dire, qu'il semble avoir appris dans Saint-François de Sales : « Dans leur mort incessante, les rochers seront gouvernés par les mêmes décrets qui ordonnent la courbe du roseau et le rouge de la rose ». On connaît les pages admirables de ses prospections cerviniennes, l'immortelle paraphrase que lui dicta le glacier de Tiefenmatten « si incommensurable en sa clarté solaire et dans sa majesté mortelle, qu'on dirait un monde où se serait éteinte toute vie physique et toute vie spirituelle, comme si les derniers de ses archanges, après avoir dressé ces montagnes pour leur servir de monuments suprêmes, s'étaient enveloppés dans leurs suaires immaculés pour s'abîmer dans l'éternel sommeil sous le soleil ». Les *Modern Painters* des Ruskin, ce manuel de la contemplation appliquée, continuent de nous enseigner une chose bien précieuse : à *ne pas regarder la montagne en peintres*, c'est-à-dire par les grands éléments, mais à en pénétrer les merveilles innombrables, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, du grain de sable au pic, du flocon au glacier. C'est ainsi seulement que la cime atteint sa signification prodigieuse, et l'intelligence ce point ravissant du plaisir qui se nomme l'adoration.

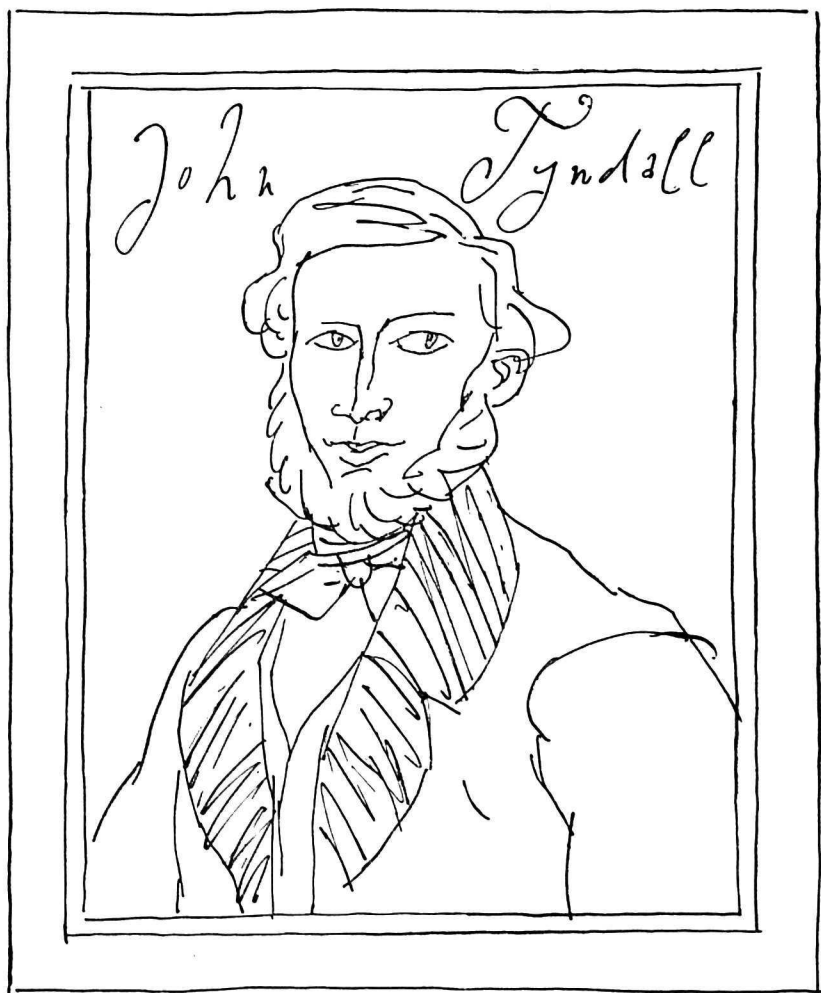




Voilà qui nous amène à la peinture, mais sur ce chapitre il est permis d'être aussi bref que la peinture s'est montrée profuse, car on sait bien que les grands sujets ne font pas les beaux tableaux, et que dans l'ordre pictural le Cervin ne compte pas beaucoup plus qu'un paquet de tabac. C'est là qu'on relirait avec fruit les riches et pertinentes réflexions que Claire-Eliane Engel a formulées sur les rapports de l'art et de la montagne (en particulier dans *Montagne et Architecture*, Formes et Couleurs, 2, 1947). Laissons donc la légion des graveurs de vues touristiques qui, des illustrateurs de Zurlauben (1777) à Whymper lui-même, précédèrent les photographes au pied du Cervin. A ceux-là toutes les fantaisies étaient permises pour faire beau : glaciers en porc-épic, « tiroirs » romantiques de chalets, sapins, pont, torrent et laitières, Cervin en cornichon interminable. C'étaient les prospectus du temps avec leurs profitables menteries. Maudite par Tœpffer, la photographie coula cette aimable industrie. Il fallut être vrai. Et depuis lors, mystère de la peinture alpestre, on dirait que les cimes, ces parangons de la fantaisie, n'admettent plus aucune fantaisie des peintres, que la secrète perfection de ce chaos ne souffre plus aucune déformation, que la couleur elle-même ne puisse jouer à sa guise sans trahir la lumière éclatante et abstraite de l'altitude. Passé les derniers gazons, le paysage paraît frappé de stupeur picturale, le spectre coloré près de se résorber dans le blanc et noir. Cette laide couleur photographique que prend le panorama du Gornergrat sous certains vents. De là que les tableaux peints à cette hauteur — et j'en sais d'assez beau signés d'Alexandre Calame, dont le nom est gravé sur un rocher de la Gandegg, de Blanche Berthoud, d'Albert Gos, de L'Eplattenier, de Hans Beat Wieland, et tant d'autres — sont plutôt des comptes-rendus enthousiastes que d'originales créations. Mention spéciale soit faite pourtant d'Albert Gos, pour qui le Cervin fut la passion de sa vie. Il emportait son violon pour le chanter encore du sommet. Il le peignait sur toutes les coutures, dans toutes les humeurs, en faisant tour à tour un colosse pensif, éclatant ou malade, empourpré de fureur ou livide de crime. Mais ni ce mélodrame ni le rendu photographique n'égalent le sujet. C'est à se demander si la peinture des cimes est simplement possible, et si la meilleure façon de rendre le Gornergrat et sa cour de sommets n'a pas été trouvée par le peintre du chœur de l'église de Zermatt, quand, dans une allégorie peut-être concertée, il nous montre le Père

éternel entouré des génies angéliques, Archange, Séraphin, Chérubin, Trône, Domination, Puissance, etc. Ç'auraient été là de beaux noms à donner aux cimes zermattoises.

*



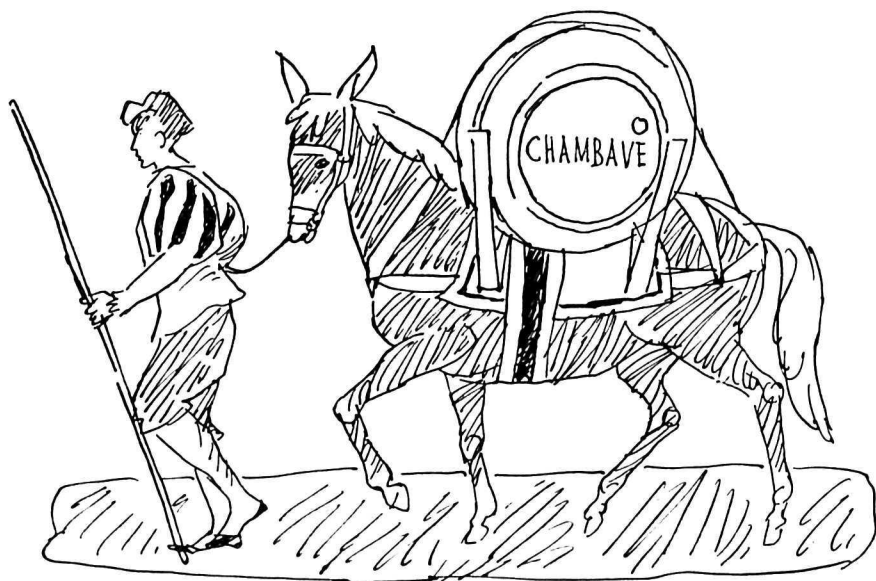
Mais c'est trop s'attarder sur l'art que le génie du lieu a inspiré à l'étranger; qu'a-t-il donc inspiré à ses propres enfants? Que font-ils de leurs doigts, que tirent-ils de ce coin de leur tête qui, chez tous les bipèdes pensants, reste disponible pour le rêve? L'inventaire sera vite fait. De leurs doigts, hors des travaux strictement utiles, ces guides ne font guère que peloter le rocher. On dirait que cette façon de modelage auquel les mains se livrent au cours des escalades épuise leurs besoins de création plastique. De la bosse du rêve, ils tirent des histoires merveilleuses, mais qu'ils n'écrivent point. Leur culte des montagnes ne se manifeste pas en poèmes, mais en ascensions. Après tout, ce sont là peut-être aussi des poèmes en soi. Ouvert, intelligent, subtil, bien élevé et bien parlant, le Zermattois paraît donc se complaire dans un prosaïsme distingué, presque un peu dédaigneux. Ce qu'on nomme le folklore, ces charmantes vieilleries costumières et coutumières qui subsistent, à l'état de nature ou de culture, dans les vallées voisines, Hérens, Lœtschental, sont ici comme inexistantes, hors les coutumes d'église. Même la robe rouge dont le curé habille les jodleuses de sa canterie est une invention gratuite et récente. Et le répertoire des chansons est nouveau. Ne cherchez ici ni rouets, ni métiers, car on vend au dehors la laine de ses moutons; ni sculpteurs sur bois ou sur pierre. Si fait, en des temps immémoriaux, il y eut un potier sur pierre, dont les produits semi-fabriqués, lampes, vases, bouteillons adroitement évidés au tour se voient au petit musée local. Cette industrie aurait été celle d'hommes d'une race perdue, au crâne long, dont l'on a exhumé les tombeaux çà et là. Chez le Zermattois de l'ère historique, les poêles armoriés viennent de Taesch, et les façades des chalets, meubles, arches, lits, ne montrent pas trace de sculpture. Les jolis autels de l'église et des chapelles seraient, selon une vague tradition, l'œuvre de «bohémiens», par quoi il faut entendre des sculpteurs itinérants venus des terres allemandes de l'est. Ces colonnes torsées parées de vigne grimpante, cet humour général, cette furieuse pantomime des bras, telle la sainte Lucie de l'église apportant ses seins sur une assiette comme une allègre servante jonglant avec des œufs sur le plat, ou l'extraordinaire scène du Baptême au Jourdain qui décore le baptistère de l'église, fouillée comme au scalpel de dissection, tout cela s'en est apparemment venu par la route du baroque vorarlbergeois via Coire-Disentis-Conches, par laquelle s'en sont venus

aussi, par hasard, les grands hôteliers valaisans, les Cathrein et les Speckly. Un peu partout, hélas, ces naïves sculptures ont été remplacées sans bonheur par des moulages sulpiciens. Le curé a recueilli chez lui deux Vierges ainsi détronées, l'une taillée dans un bloc de mélèze avec



un élan digne de la Reine de Saba de Chartres, l'autre au manteau tutélaire, massive et concentrée. Seraient-ce là des réussites indigènes? Mystère. Les sept chapelles de Zermatt, cette parure mystique aussi affectueusement liée au paysage qu'à l'existence des Zermattois: Sainte-Lucie de Ried, où l'on vient prier contre les mauvais esprits, Winkelmaten où l'on monte aux Rogations, Findelen où l'on processionne pour demander le soleil, Notre-Dame des Neiges du Lac Noir où l'on va demander la pluie, Sainte Catherine de Zmutt, Notre-Dame de Platten, Mère de Douleur de Furri, ces chapelles datent pres-

que toutes du XVII^{ème} siècle et se sont enrichies, quelques-unes, au cours du XVIII^{ème}, de ces gracieux portiques à l'italienne qu'on rencontre dans tout le Valais. Restaurées avec goût dans ces dernières trente années, celle du Lac Noir, qui eut l'honneur de la visite du futur pape Pie XI, s'est agrémentée d'une peinture de Handel-Mazzetti, un ange et un guide présentant une couronne de fleurs à la Vierge. Celle de Findelen (1691) abrite un singulier trésor: un retable à deux volets peints, l'Annonciation au recto, deux saintes au verso, visiblement issu de cette école du Maître à l'Oeillet (fin XV^{ème}) qui prolongeait à travers la Suisse, en la maniérant quelque peu, l'aristocratique mysticité de Rogier de la Pastoure. Les attitudes, les couleurs, l'onction monastique des gestes des doigts démesurément effilés, ne peuvent guère tromper. Si l'œillet, la fleur chère à Saint Louis, qui servait de signa-



ture à l'école, n'apparaît pas dans la peinture, il se trouve plusieurs fois répété dans les ornements dorés de l'armoire et remplacerait ici la fleur peinte. Quand et comment cette pièce de choix est-elle montée en cet humble hameau où les plus hauts champs de blé du continent

voisinent avec le glacier, derniers pinceaux dans les derniers épis? Enigme encore.

Si l'art et le bien-être se tiennent, ce retable de Findelen prouverait à lui seul que l'aisance n'a point manqué aux Zermattois à certains moments de l'histoire. Bien-être et frottement avec le monde extérieur. En effet, devant que les glaces, et surtout, pense-t-on, les douaniers savoyards eussent barré le Col du Théodule — car, pour la glace, il est permis de supposer qu'il y en eut toujours à cette altitude de 3322 m et les bêtes de somme s'en arrangent fort bien — Zermatt était un petit relais du trafic qui convergeait ici par les hauts cols de Viège, Loèche, Sierre et Sion. Le caravanier a précédé ici le guide. Et le négoce par dessus le Théodule ne devait pas être mince, si l'on en croit les comptes d'un ancien passeur de vin rouge valdôtain — le fameux «chambave» dont les Valaisans raffolaient et dont Thomas Platter et son fils se gobergèrent à Graechen. Ce vin s'achetait six centimes outre-mont et se revendait gentiment septante à Brigue. Un bénéfice de 1000% valait évidemment le voyage. Et qu'il s'en fit beaucoup de ce genre, on s'en doute en voyant la facilité avec laquelle les Zer-



mattois rachetèrent au XVI^{ème} siècle les droits féodaux qui pesaient sur leur vallée, pour fonder leur libre *Purenzunft*. Ils étonnèrent leurs créanciers en soldant jusqu'au dernier liard des engagements contre-signés par eux d'une simple entaille dans une tablette. Car le Zermattois est né bon payeur. Mais de tout ce bien-être rien, semble-t-il, n'est revenu aux arts profanes. Hors du sanctuaire, l'on n'éprouve aucun besoin d'embellir ses murs. Le musée local, si riche en souvenirs macabres du Cervin, n'offre au rayon du mobilier qu'une chambre à coucher taillée à coups de hache d'une humilité bouleversante, d'ingénieuses trappes à souris, et une lettre d'amour gentiment enjolivée du sacristain Joseph Biner, mort dans les années quatre-vingts, qui peignait avec goût des bouquets sous verre. Que n'y trouverait-on pas d'objets amusants, parfois géniaux dans leur naïveté, si Zermatt était quelque part dans l'Oberland bernois? Est-ce l'effet de son éloignement des villes et du luxe, ou bien la contagion de la sobriété esthétique des vallées savoyardes toutes proches, le fait est que l'Alémane zermattois est totalement dépourvu de l'instinct ornemental qui caractérise ses frères de race dans les autres cantons.

La première explication de cette carence qui s'offre à l'esprit, quand on considère le village tel que l'église citadine de Gaudy (1913) le partage: côté Cervin le village paysan tout bois, côté vallée la ville du tourisme toute en pierre ou presque, c'est que ceci a tué cela, que la culture étrangère a étouffé le génie du lieu. Mais il n'en est rien. Peut-être, au contraire, ceci éveillera-t-il cela. Le premier peintre issu de Zermatt est encore un jeune homme, Emile Aufdenblatten, qui sentit naître la vocation en voyant peindre Albert Gos, et s'en fut la cultiver à Rome et à Munich dans des ateliers, à la vérité pas trop bons. La librairie du lieu lui sert de salle d'exposition. Doux et sensible, il excelle à rendre les intimités du village sous la neige mieux que les spectacles héroïques des cimes. Comme les Zermattois, sa peinture parle du bout des lèvres. Mais en cela, précisément, elle semble présager le ton général de l'art zermattois de demain, quand Zermatt daignera s'exprimer. Car si l'on regarde de près les choses d'ici, la nature aussi bien que les hommes, dessins, couleurs, structures, flore et faune, gestes et parler, on s'aperçoit très vite — nonobstant l'énormité physique des montagnes — que le génie du lieu n'est pas la force mais la grâce, que ce royaume des géants est plutôt un jardin des fées.

En attendant, le Zermattois n'a tiré guère davantage de sa langue que de ses doigts. De son charmant dialecte, mouillé, chuintant et gringolant, il n'a pas formé d'écrits, peut-être parce que cela ne peut s'écrire — voilà trois ans qu'un lettré du lieu, Karl Lehner, se bat avec cet idiome rétif à la plume pour composer un recueil des légendes — et qu'une fois écrit il ne serait compris de personne. C'est le drame éternel de ces îlots linguistiques qu'il leur faut se renier d'abord pour se faire entendre du monde, se supprimer pour s'exprimer. On trouvera de savoureux échantillons du dialecte zermattois dans les légendes et locutions dont Stanislas Kronig a émaillé sa *Statistique des familles et Mélanges historiques sur Zermatt* (1927), le premier et seul ouvrage aborigène qu'on sache, mais qui, pour le reste, est écrit en «allemand d'école». Ouvrage inestimable, où se trouve incorporée une sèche statistique des familles, plus ancienne, du curé Ruden, il forme, avec les recherches de l'archiviste Léo Meyer de Sion, publiées dans l'Annuaire du Club Alpin, une source de renseignements de premier ordre. Pour être le premier-né de la littérature zermattoise, le livre de Kronig n'en fit pas moins scandale, parce qu'il éclairait un peu trop les dessous d'un conflit mémorable qui, pendant près d'un demi-siècle, divisa la famille Seiler et les bourgeois du lieu. Il y eut procès, interdiction, après quoi le volume reparut sur le marché tout encollé de béquets correctifs. Avec un peu d'ouate et d'eau il est permis ainsi de retrouver la version partisane au-dessous de la version officielle. Excellente méthode d'écriture historique, quand on y pense, et dont Zermatt peut revendiquer le brevet. Mais sans doute nous réserve-t-il dans l'avenir bien d'autres surprises. Ils possèdent là-haut un merveilleux capital poétique: leur pays d'abord, et puis cet énorme trésor de légendes où les générations ont poétisé leurs rêves, leurs frayeurs, leur foi, leur humour. Trésor oral, que Madame Maria Biner la barbière se plaisait à débiter déjà dans sa boutique en émondant les favoris de Tyndall ou les mèches de Whympfer, et dans lequel les écrivains de demain n'auront qu'à puiser, avec ce fin talent de conteur qu'on possède là-haut, pour en nourrir des œuvres surprenantes. De modestes essais signés des Taugwalder Emile et Hannes, Lehner, ont déjà vu le jour dans les journaux alémaniques. Le goût du théâtre, si vif dans les vallées alpestres, après s'être complu au répertoire de patronage, aux *Rose de Tannenbourg*, *Moulins souterrains de Rome* ou *Doc-*





teur *Miracle* d'Ackermann, puis à *La Nuit des Quatre-temps* de René Morax dans les décors d'Imboden de Herbruggen, cherche à présent son bien dans le terroir avec les farces aristophanesques du curé Brantschen, telle sa *Grossi Trichya* (le gros Toupin) contre le vote des femmes. Tout annonce finalement que Zermatt, longtemps intimidé peut-être par son Cervin, ce doigt posé sur les lèvres du ciel, s'apprête à rompre le silence.

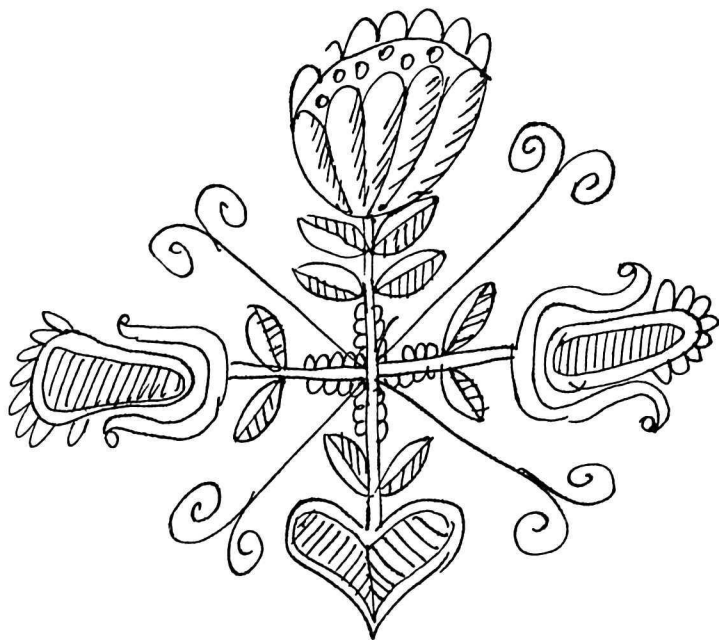


Table des matières

<i>Werner Kämpfen</i>	Retour sur l'histoire du Gornergrat	1
<i>Walter Menzi</i>	Saisons du Gornergrat	17
<i>Robert Matthey</i>	Problèmes de zoologie alpine	27
<i>Otto Zinniker</i>	Un quinquagénaire au Cervin	36
<i>Auguste Marguerat</i>	Le chemin de fer	42
<i>Fritz Erb</i>	Alpinisme et Sport	54
<i>Paul Budry</i>	Le génie du lieu	65

Les chapitres *Kämpfen*, *Menzi*, *Zinniker* et *Erb* ont été adaptés de l'allemand par Paul Budry.

Illustrations

<i>Victor Surbek</i>	lithographie originale	45
<i>Rudolf Mumprecht</i>	dessins hors-texte	40, 82
<i>Kurt Wirth</i>	dessins hors-texte	20, 62
	dessins dans le texte et maquette	

Photographies

<i>L. Beringer</i> et <i>G. Pampaluchi</i>	9, 10, 19, 29, 30, 52, 61, 71, 72
<i>E. Gyger</i> et <i>A. Klopfenstein</i>	39, 81
<i>F. Schneider</i>	51

*Il a été tiré de cet opuscule 4000
exemplaires, soit 1500 exemplaires
en français, dont 150 numérotés, et
2500 exemplaires en allemand, dont
250 exemplaires numérotés.*

*

*Achevé d'imprimer sur les presses
d'Orell Füssli Arts Graphiques S. A.
à Zurich,*

*le vingt-sept juillet
mille neuf cent quarante-huit*

*



